LE PAVILLON HISTORIQUE DE LA HONGRIE À L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1900

LE

PAVILLON HISTORIQUE

DE LA

HONGRIE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS EN 1900

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LE

PAVILLON HISTORIQUE

DE LA

HONGRIE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS EN 1900

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES ET AVEC LES SOUSCRIPTIONS

DES MINISTÈRES ROYAUX HONGROIS

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DU COMMERCE

RÉDIGÉ AVEC LE CONCOURS

DE MM. ÉMERIC DE SZALAY ET ÁRPÁD DE GYÖRY

PAR

M. Eugène DE RADISICS

DIRECTEUR DU MUSÉE HONGROIS DES ARTS DÉCORATIFS



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS

13, RUE LAFAYETTE, 13

A

SON ALTESSE ROYALE ET IMPÉRIALE

L'ARCHIDUC FRANÇOIS-FERDINAND

QUI A DAIGNÉ ACCORDER A L'EXPOSITION DE LA HONGRIE

SON HAUT PATRONAGE

CE LIVRE

EST TRÈS RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

PRÉSIDENT DE L'EXPOSITION HONGROISE :

M. ALEXANDRE DE HEGEDÜS

Cons. int. act. de S. M. imp. et roy. ap.,
Ministre royal hongrois du Commerce,
Député à la Chambre.

COMMISSAIRE GÉNÉRAL ROYAL :

M. BÉLA DE LUKÁTS

Cons. int. act. de S. M. imp. et roy. ap.,
Ancien ministre royal hongrois du Commerce,
Député à la Chambre.

COMMISSAIRE GÉNÉRAL ROYAL ADJOINT :

M. EDMOND DE MIKLÓS

Ancien sous-secrétaire d'État au ministère royal hongrois de l'agriculture,
Député à la Chambre hongroise.

PRÉSIDENTS DU GROUPE HISTORIQUE :

S. Em. Mgr le Cardinal CLAUDE DE VASZARY

Prince-primat de Hongrie,
Cons. int. act. de S. M. imp. et roy. ap.,

Le Comte BÉLA SZÉCHÉNYI

Cons. int. act. de. S. M. imp. et roy. ap.,
Membre de la Chambre des magnats.

Le Comte GEORGES BÁNFFY

Cons. int. act de S. M. imp. et roy. ap.,
Membre de la Chambre des magnats,
Grand huissier de Hongrie.

Le Comte EUGÈNE ZICHY

Cons. int. act. de S. M. imp. et roy. ap.,
Député à la Chambre.

COMITÉ EXÉCUTIF DU GROUPE HISTORIQUE :

PRÉSIDENT :

M. ÉMERIC DE SZALAY

Directeur du Musée national hongrois.

RAPPORTEURS :

LE DR BÉLA CZOBOR
Professeur à l'Université de Budapest (groupe de l'art ecclésiastique).

M. CAMILLE FITTLER
Directeur de l'École des Arts décoratifs,
Architecte en chef de la section hongroise.

M. JOSEPH FÖLDVÁRY
Secrétaire général du commissariat hongrois.

M. EUGÈNE DE RADISICS
Directeur du Musée hongrois des Arts décoratifs (groupe de l'art civil).

LE DR JEAN SZENDREI
Secrétaire au Ministère royal hongrois de la Défense nationale (groupe des armes).

SECRÉTAIRE :

M. JOSEPH DE LIPCSEY
Secrétaire du Musée hongrois des Arts décoratifs.

MEMBRES :

Pour la salle des hussards :

LE DR LOUIS THALLOCZY
Conseiller aulique.

LE DR ÁRPÁD DE GYÖRY
Archiviste de la Cour imp. et roy.

M. SIGISMOND DE JUHÁSZ
Chambellan de S. M. imp. et roy. ap.,
Capitaine à la garde du corps royal hongr.

Pour les objets des collections de la Maison Imp. et Roy.

LE DR CAMILLO LIST
Conservateur au Musée d'art historique de la Cour.

Pour les objets de pêche et de pâtrage :

M. OTHON HERMAN
Chef de la Station centrale d'ornithologie.

Pour les collections de Transylvanie :

LE DR LOUIS DE SZÁDECZKY
Professeur à l'Université de Kolozsvár.

M. FRANÇOIS PILDNER
Député à la Chambre.

Pour la collection des objets de l'Église serbe-orthodoxe :

M. NICOLAS PLAVŜIC
Secrétaire de la Chambre de Commerce de la ville d'Eszék.

ARCHITECTES :

MM. ZOLTÁN BÁLINT ET LOUIS JÁMBOR

AVANT-PROPOS

La Hongrie a tenu à honneur d'occuper sa place parmi les États qui ont pris part à l'Exposition Universelle de 1900.

Le gouvernement, autorisé par une loi spéciale votée en 1897, confia la direction des travaux à un Commissariat général, présidé par M. Béla de Lukáts.

La Hongrie, comme il était naturel, a voulu montrer, en même temps que ses productions modernes, ses merveilles d'ordre historique et archéologique. Dans ce but fut construit sur le quai d'Orsay, dans la rue des Nations, le Pavillon de la Hongrie, destiné à présenter les monuments anciens de son art, magnifique testament d'une histoire qui a rempli plus de dix siècles d'un glorieux mouvement qui a sans cesse intéressé les pays occidentaux. L'inauguration officielle eut lieu le 28 avril. Le Pavillon de Hongrie obtint un succès complet.

C'est à M. Alexandre de Hegedüs que revient l'honneur d'avoir conçu l'idée et le plan du présent ouvrage, destiné à perpétuer le souvenir de ce Pavillon, auquel tous les visiteurs de l'Exposition, et la nation française tout entière, n'ont cessé de témoigner un intérêt aussi vif que flatteur. M. de Wlassics, ministre royal hongrois des Cultes et de l'Instruction publique, a bien voulu s'associer à son collègue M. de Hegedüs pour aider par sa souscription à cette publication.

Ce livre, orné d'illustrations et de nombreuses planches hors texte, se divise en trois parties. La première contient la description du Pavillon, l'explication de ses détails d'architecture, en même temps qu'un abrégé historique complémentaire, dus à la plume de l'ancien directeur du Groupe historique, M. Émeric de Szalay, directeur du Musée national hongrois. La seconde donne un aperçu général des collections au point de vue artistique, par M. Eugène de Radisics, directeur du Musée hongrois des Arts décoratifs, chargé de la direction de ce

livre. La troisième, enfin, présente les résultats des recherches faites récemment sur l'histoire des Hussards, avec la description de la salle à eux consacrée par les soins de M. Árpád de Györy, archiviste de la Cour impériale et royale.

Nous accomplissons un agréable devoir en exprimant nos remerciements à MM. Béla Czobor, Ladislas Éber, Edmond Gohl, Othon Herman, Géza Nagy, Nicolas Plavsič, Ladislas Réthy, Louis de Szádeczky, Jean Szendrei et Elemér de Varju, collaborateurs du Guide du Pavillon *et du* Catalogue officiel de l'Exposition, *qui ont fourni aux auteurs des présents articles de nombreux et précieux renseignements.*

Nous ne voulons pas terminer cet avant-propos sans exprimer une fois encore, et bien sincèrement, les regrets et la douleur que nous a causé, comme à toute la Hongrie, du reste, la mort de cet homme de bien que fut M. Béla de Lukáts. Tous nous avons présente à l'esprit la catastrophe qui termina ses jours, et qui fut certainement amenée par le surmenage que lui imposa la tâche très difficile qu'il avait acceptée et qu'il avait tenu à honneur de mener à bien.

I

LE PAVILLON DE LA HONGRIE

PAR

ÉMERIC DE SZALAY

—

Afin de créer un cadre approprié aux objets historiques, trésors séculaires de nos églises, et conservés avec piété par nos familles et dans nos collections nationales, il fut décidé que l'architecture de ce pavillon d'Exposition rappellerait dans ses détails divers, les plus remarquables de nos monuments religieux et civils, comme cela fut fait à Budapest, en 1896, lors de l'Exposition nationale organisée à l'occasion du millénaire de l'État hongrois.

La décoration intérieure fut également empruntée au passé artistique de la Hongrie, ce qui était d'autant plus indiqué que les objets y exposés se rattachaient presque tous, soit à un événement, soit à un personnage historique.

Cette collection formant une riche série de documents — manuscrits, imprimés, armes, armures, vases sacrés et vêtements sacerdotaux des différents cultes, objets d'orfèvrerie, etc. — fut complétée par une suite choisie d'objets et d'outils se rapportant à la vie des pâtres et des pêcheurs, d'une grande originalité et d'un caractère des plus primitifs.

La construction de ce pavillon fut confiée à MM. Zoltán Bálint et Louis Jámbor, architectes à Budapest. La façade du pavillon, sur le quai d'Orsay (voir la planche : *Façade sur la rue des Nations*), de style roman, fut composée de motifs empruntés à *l'église de l'abbaye des Bénédictins de Jaák*, dont on a reproduit le superbe portail. Cette église, située dans l'ouest de la Hongrie, fut consacrée en l'an 1256, quoique cette époque, c'est-à-dire le milieu du XIIIe siècle, désigne chez nous déjà la fin du style roman et le commencement du style de transition.

Le coin de droite de la façade où se trouvait le portail en question, était copié sur la magnifique entrée latérale de la *cathédrale de Gyulafejérvár*, en Transylvanie. La cathédrale elle-même, bâtie en style roman, date du XIIIe siècle ;

quant à l'entrée, c'est le chanoine Jean Lázó qui la fit édifier dans le style de la renaissance italienne, au commencement du XVIe siècle.

L'aile du côté de la Seine, en style gothique (voir la planche : *Façade sur le Quai d'Orsay*), reproduisait le détail appelé « La Maison d'or » *du château de Vajda-Hunyad*, ancien berceau de la famille Hunyady, rebâti en 1452 par Jean Hunyady, gouverneur de la Hongrie et père du roi Mathias Corvin. L'écusson fleurdelisé de l'architecte, dans la grande salle d'armes du château, prouve que ce magnifique monument a été bâti par un artiste d'origine française, dont nous ignorons malheureusement le nom. A droite, c'était la gracieuse *chapelle de Szepes-Csütörtökhely*, du XVe siècle, dont l'original comprend deux églises élevées l'une sur l'autre, à peu près comme il en est à Paris même, à la Sainte-Chapelle. — La puissante tour qui se dressait à gauche était une copie de celle de l'église *du château fort de Körmöczbánya*; ses flancs portaient les écussons de six familles royales de la Hongrie, soit des familles Árpád, Anjou, Luxembourg, Hunyady, Jagellon, Habsbourg.

La façade romane et la façade gothique du pavillon étaient reliées d'un côté par une aile renaissance, de l'autre par une aile en style baroque.

A la tour de Körmöczbánya était reliée la curieuse façade gothique de l'intéressante chapelle *Saint-Michel de Kassa*, qui indique la transition avec les monuments de la Renaissance. Sur cette façade, composée de motifs de la Renaissance de la Haute-Hongrie, on retrouvait les arcades de *l'hôtel de ville de Löcse*, les bizarres crénelures de la *maison Rákóczy à Eperjes* et les fenêtres de *l'hôtel de ville de Bártfa*. L'aile droite ne comportait que deux motifs, dont l'un était une fidèle imitation de la *maison Klobusiczky à Eperjes*, et l'autre celle de la tourelle de *l'église serbe orthodoxe de Budapest*; ils représentaient, avec leurs décorations, le style baroque dans deux phases successives de son développement en Hongrie.

Tel était, en quelques mots, l'aspect extérieur du pavillon : jetons maintenant un coup d'œil rapide sur la cour (voir la planche : *Cour intérieure*), dont les arcades étaient ornées de détails rapportés des églises romanes de *Jaák* et de *Gyulafejérvár*, tandis que le côté droit de cette cour était occupé par l'escalier, dont les motifs furent empruntés pour une part à l'escalier du *château de Keresd* des comtes Bethlen, et pour l'autre à l'escalier d'entrée de *l'hôtel de ville de Bártfa*.

Le vestibule en style roman (voir la planche : *Vestibule*), décoré de motifs de cette époque, fut consacré, de même que le cloître, à la sculpture hongroise; on y avait placé des moulages en plâtre de monuments funéraires et des sculp-

tures religieuses. Des deux côtés de l'entrée se dressaient deux tombes, celle de la reine Isabelle, veuve de Jean Zápolya, roi de Hongrie, du XVIe, et celle de Georges Apaffy, grand chambellan du prince de Transylvanie, du XVIIe siècle.

Nos monuments les plus anciens ont été créés par les Bénédictins et les Cisterciens, sous l'influence de l'art italien; à partir du XIIIe siècle, les Prémontrés introduisirent l'art français; plus tard, c'est l'art français et aussi l'art allemand qui propagent le style gothique. Sous le règne de Mathias Corvin (seconde moitié du XVe siècle), la renaissance italienne arrive en pleine floraison; c'est sans aucun doute à l'influence de la reine Béatrix, princesse d'Aragon, et aux rapports fréquents que son mari, le roi Mathias, entretenait avec l'Italie, que nous devons l'introduction si rapide de ce style; car avec les styles précédents nous étions toujours à peu près d'un siècle en retard. Le règne des Habsbourg (XVIe-XVIIIe siècles) introduisit le style baroque et le style dit rococo allemand. Les aquarelles placées dans la première salle, voisine du vestibule, représentaient des édifices de ces différents styles dans leur état actuel.

Rappelons brièvement l'histoire de la Hongrie, pour marquer les époques et les événements auxquels se rattachent les objets exposés à l'intérieur du bâtiment.

A l'époque de la migration des peuples, la Hongrie actuelle était occupée par les Huns, congénères des Hongrois, qui, venus également d'Asie à la fin du IVe siècle, sous le roi Attila, restèrent dans le pays environ un demi-siècle, jusqu'en 454. Après la mort d'Attila, l'empire des Huns s'étant dissous par suite des dissentiments de ses fils, les Huns se retirèrent dans la région du Dnieper.

Un siècle après les Huns, notre patrie fut occupée par les Avares, un autre peuple congénère, d'origine ouralo-altaïque, qui vécut en guerre constante avec ses voisins, fut subjugué par Charlemagne et Pépin, au commencement du IXe siècle, et disparut, en laissant des rejetons qui subsistent encore au milieu des Magyars, surtout dans la région transdanubienne. Enfin vinrent les Magyars, groupe également ouralo-altaïque, appartenant à la race des Huns et des Scythes, qui, émigrés d'Asie, conquirent à leur tour le pays, sous leur chef Árpád (889-896) et y fondèrent l'État hongrois, dont nous avons célébré le millénaire en 1896.

La tombe d'un Magyar païen, contenant avec son squelette les ossements de son cheval et des ornements en métal (page 8), exposée par le Musée National dans la première salle du Pavillon, rappelait cette époque.

Une entente conclue entre les sept chefs de la conquête et appelée « le pacte de sang » régla la constitution de cet état. Le successeur d'Árpád ayant été sacré roi, la dynastie de ce nom régna sur la Hongrie de 1000 à 1301. A partir

de cette date jusqu'en 1526, des princes de diverses maisons royales succédèrent aux Árpáds. De 1526 à 1780, nous eûmes la dynastie de Habsbourg, et, depuis, c'est la dynastie de Habsbourg-Lorraine qui occupe le trône de Hongrie.

Parmi les vingt-trois rois de la dynastie d'Árpád, le premier, saint Étienne (1000-1038), embrassa le christianisme et donna à son pays une organisation analogue à celle des États occidentaux. Saint Ladislas (1077-1095) se distingua par ses qualités d'homme d'État, et son fils Coloman (1095-1114) par sa science profonde et ses idées éclairées; c'est à lui que la tradition attribue ces belles



Ornements hongrois en métal. (IXe-XIe siècle.)

paroles : « Qu'aucune mention ne soit faite des sorcières; il n'en existe pas. » Ces deux rois annexèrent la Croatie et la Dalmatie à la Sainte Couronne hongroise. Jusque là, les rois et leurs délégués jugeaient par tradition verbale; le roi Béla III (1173-1196) inaugura, en 1181, la procédure officielle par écrit, et créa dans ce but la Chancellerie royale. Le document par lequel cette innovation de haute importance fut promulguée se trouvait exposé par les Archives nationales dans la salle III, vitrine 11; — il dit que, puisque la mémoire humaine se trompe souvent sur les faits des temps passés, il est nécessaire que toutes les affaires soient fixées par l'écriture, qui conserve les témoignages.

André II (1205-1235) confirma et étendit dans la Bulle d'or (1222) les privilèges de la noblesse hongroise (sept années après que Jean sans Terre, roi d'Angle-

terre, eut octroyé à la noblesse anglaise les droits inscrits dans la Magna carta), mais notre aristocratie y a spontanément renoncé en 1848. Béla IV (1235 à 1270) est désigné comme le second fondateur du pays, car l'invasion des Tartares (1241), ayant ruiné le pays de fond en comble, il le repeupla en provoquant l'immigration de colons étrangers.

La conversion de saint Étienne au christianisme, les relations de famille entre les rois de la dynastie d'Árpád et les cours de l'Occident et de Byzance, le passage des Croisés par le pays et les traces des colonisations de Béla IV, tous ces événements se trouvent rappelés naturellement dans les monuments relatifs à la vie publique et privée, dans les monnaies, armes, costumes, et objets d'art des Hongrois.

En vertu du « pacte de sang », les Hongrois, après la mort du dernier descendant d'Árpád, avaient le droit d'élire leurs rois ; on comprend dès lors que les familles royales apparentées à la dynastie d'Árpád par le mariage, aient cherché à faire valoir des droits sur le trône magyar. C'est ainsi que nous avons eu onze rois des maisons de Premysl, Wittelsbach, Anjou, Luxembourg, Habsbourg et Jagellon. Un seul roi, Mathias Corvin, de la famille Hunyady, est d'origine nationale. Durant la période des dynasties diverses, nous avons été gouvernés par Charles-Robert d'Anjou issu de la branche napolitaine de cette famille (1308-1342) et son fils, Louis le Grand (1342-1382), dont le règne compte parmi les périodes les plus brillantes de l'histoire hongroise, non seulement parce que la nation fut alors victorieuse dans les guerres qu'elle entreprit, mais aussi parce qu'elle fit de grands progrès dans les voies de la civilisation. Sigismond de Luxembourg (1387-1437) était roi de Hongrie lorsqu'il fut élu empereur d'Allemagne. Pendant son règne qui dura cinquante ans, il joua un rôle prépondérant dans la direction politique de l'Europe, et son influence sur les affaires de l'Eglise fut particulièrement importante lors du concile de Constance (1414).

Les deux premières salles, l'une de style roman, la seconde représentant *l'entrée principale de l'hôtel de ville de Pozsony* (voir la planche : *Salle du Moyen-Age*), qui date du XIVe siècle, se rapportaient aux époques de la conquête, de la dynastie d'Árpád et des dynasties diverses.

Une série de sabres, de haches, de flèches, d'étriers et de mors, depuis les temps des Huns (Ve siècle) jusqu'au XVe siècle, représentaient les armes de nos ancêtres, dont l'empereur Léon le Sage a décrit la tactique ; ce sont ces objets, trouvés dans des fouilles, qui prouvent que les Hongrois se servaient d'armures légères, de mode et d'origine asiatique, et qui établissent que ces guerriers (voir

à la page 12), dont l'adresse étonnait si profondément les peuples de l'Occident, étaient de remarquables cavaliers.

Une petite collection nous montrait les types de la monnaie hongroise jusqu'à nos jours ; nous tenions à en donner une collection complète pour pouvoir mieux comparer les types des différentes époques.

Les premières monnaies hongroises furent frappées à l'époque de saint Étienne, sur des modèles de Regensburg. C'étaient des dinares ayant la moitié du poids des pièces allemandes. Plus tard on frappa aussi des oboles. Les premières monnaies en cuivre datent d'Étienne IV, et sont, par exception, à l'étalon des monnaies byzantines. La frappe des monnaies d'or a été inaugurée sous Charles-Robert d'Anjou, d'après les modèles de Florence, de même que celle des monnaies de billon. La frappe de ces dernières, arrêtée après les Anjou, ne fut reprise qu'au milieu du xve siècle, par Mathias Corvin. Les premiers écus (thalers) sont mis en circulation sous le règne d'Uladislas II (1485-1516), et le premier millésime qui figure sur une monnaie hongroise est celui de 1499. A partir de Ferdinand II (1619) de Habsbourg, la frappe des monnaies hongroises est de plus en plus conforme à celle de l'empire germanique romain.



COURONNE FLEURDELISÉE EN VERMEIL
XIVe SIÈCLE

Déjà parmi les pièces des xiie au xive siècles, les objets ecclésiastiques sont en majorité ; les églises ont conservé grand nombre d'œuvres d'art précieuses, gage de la dévotion des fidèles. Les armes, surtout les épées et les casques, prennent de plus en plus les types de l'Occident, pour revenir plus tard à la forme orientale. Il y a lieu de faire remarquer que l'épée hongroise est caractérisée, de par son origine orientale, par sa lame recourbée à un tranchant, qui n'a jamais cessé d'être usitée, bien qu'on eût employé, du xie au xive siècle, l'épée droite occidentale, mais à un tranchant seulement, celle-là aussi supplantée de nouveau au xve siècle par l'épée recourbée. Il n'y a que le bouclier hongrois, caractérisé par sa forme triangulaire, qui ne change guère.

Nous quittons l'époque de la conquête, de la dynastie Árpád et des dynasties

diverses; celle des Anjou et de Sigismond de Luxembourg, pour aborder l'époque du grand roi Mathias Corvin, de la maison Hunyady, et la sombre période des guerres avec les Turcs.

Par sa puissante intelligence et sa grande énergie, par son amour de l'équité (qui lui a valu le surnom de Juste), par l'enthousiasme ardent dont il était animé pour les sciences et les beaux-arts, Mathias Corvin (1458-1490) éleva la Hongrie à l'apogée de sa gloire. Sous ses faibles successeurs (de la maison des Jagellons), l'oligarchie reprit son ascendant et affaiblit le pays dans des luttes de rivalité, si bien que celui-ci, épuisé, n'eut plus la force de résister aux Turcs. Le dernier de nos rois des dynasties diverses fut Louis II, qui, en fuyant, se noya dans le ruisseau de Csele lors de la bataille de Mohács (29 août 1526), où fut détruite l'indépendance de la Hongrie. Cette bataille marque le commencement de l'époque la plus lugubre de notre histoire, celle de la domination ottomane. Tous les trésors, que la civilisation française des rois Angevins et la civilisation nationale et italienne de Mathias Corvin avaient accumulés dans le pays, furent pillés par les Turcs. L'élite de la nation, en luttant pour son existence durant des siècles, fut décimée, appauvrie, tandis que l'Occident, auquel notre pays servait de boulevard, marchait avec assurance dans la voie de la civilisation et du progrès.



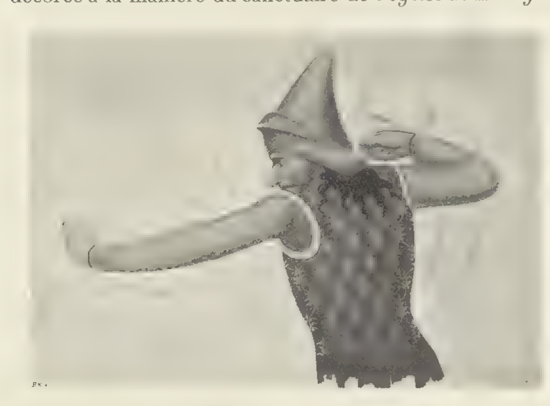
Pommeau en vermeil. (xive siècle)

C'est à ces époques de gloire puis de détresse nationale qu'ont été réservées une salle au premier étage, et la salle d'armes au rez-de-chaussée. Cette dernière, reproduction de la *salle des chevaliers du château de Vajda-Hunyad* (voir la planche : *Salle d'armes*), construite, comme nous l'avons déjà dit, par le père du grand roi Mathias, Jean Hunyady, gouverneur de la Hongrie dans la seconde moitié du xve siècle, — ainsi que la façade du côté de la Seine, — représentant également le château de Vajda-Hunyad, en souvenir de cette glorieuse dynastie nationale, — donnaient pour ainsi dire à notre pavillon son caractère particulier.

Dans la salle d'armes étaient exposés les anciens objets militaires, et parmi eux, non seulement des panoplies et une riche série d'armures et d'armes de toutes sortes, des casques et des boucliers de tournois, mais aussi les plus précieux souve-

nirs de nos héros nationaux, tels que les épées du roi Mathias, de Paul Kinizsi, de Nicolas Zrinyi (voir la planche : *Casque, sabre et pelisse du comte Nicolas Zrinyi*), et le chapeau de bataille de l'archevêque de Kalocsa, Paul Tomory, qui rendit aussi son âme héroïque sur le champ de bataille de Mohács. Nous devions ces objets historiques et une belle réunion d'armes (voir les planches : *Casques de tournoi hongrois* et *Armure de Hajdu*), à la générosité de Sa Majesté l'Empereur et Roi François-Joseph.

Une petite chapelle (voir la planche : *Retable en bois sculpté peint et doré*), décorée à la manière du sanctuaire de *l'église de Martyáncz*, au fond de cette salle d'armes, rappelle que la plupart de nos guerres furent engagées pour la défense de la chrétienté contre l'invasion de l'islam. Le retable sculpté en bois, dressé dans cette chapelle, appartenait à l'église de Káposztafalu et nous prouve l'influence qu'exerçait l'école Nurembergoise de Veit Stoss et de Wohlgemuth, établie au xv[e] siècle à Cracovie, sur les productions artistiques dans les comtés de la Haute-Hongrie, voisine de la Pologne.



Guerrier hongrois du xiv[e] siècle.

La dernière salle du premier, décorée de motifs d'une maison de *Körmöczbánya* et du *manoir de Sárospatak*, nous ramène encore à l'époque du roi Mathias Corvin. Les ornements ecclésiastiques, d'une valeur inestimable, et les bijoux de ce groupe donnaient une idée du grand développement de l'orfèvrerie en Hongrie; les chasubles en velours de Gênes et en brocart de Florence, admirablement brodées chez nous en soie et perles fines, témoignaient de la richesse des églises et de la générosité des donateurs.

Dans une des salles voisines, une vitrine contenant les manuscrits de la fameuse bibliothèque de Mathias Corvin, exposés par la bibliothèque de la Cour et par le Musée national hongrois, rappelait que le bibliophile le plus illustre de son temps était encore ce roi, qui a créé à Buda la « Corvina », la plus grande bibliothèque

de son époque, contenant à peu près 10.000 volumes. Les livres y étaient pour la plupart très luxueux; les plus beaux sortaient des mains des premiers miniaturistes italiens : Attavantes, Gherardo, Francesco del Chierico ont travaillé pendant des années presque exclusivement pour le roi de Hongrie. Dans le palais royal de Bude seul, quarante copistes et enlumineurs travaillaient pour la « Corvina ».

Malheureusement, les successeurs de ce grand roi n'ont pas conservé les trésors qu'il a laissés. La célèbre bibliothèque fut d'abord appauvrie au bénéfice des savants et des ambassadeurs qui passaient par Buda, puis elle fut pillée par les Turcs, si bien qu'aujourd'hui la Hongrie ne possède que 26 volumes de la « Corvina ».



Calice en vermeil. (Fin du xv[e] siècle.)

Revenons, après ce glorieux souvenir, à la plus triste journée de notre histoire, la débâcle de Mohács, que trente-six ans seulement séparent de la mort de Mathias. Dans une lettre exposée par le prince Batthyány, datée du 25 août 1526, c'est-à-dire quatre jours avant la bataille du camp de Mohács, le malheureux roi Louis II demande à l'évêque de Zágráb, au comte Batthyány, ban de Croatie, et aux autres seigneurs de la Croatie, leur appui en des termes touchants, et les supplie d'envoyer des troupes de secours pour le lendemain au point du jour; il ajoute à sa signature, de sa propre main, *cito*, *cito*, *cito* (vite, vite, vite). Mais hélas les troupes n'arrivèrent pas, et la défaite des Hongrois fut complète.

Après la bataille de Mohács, une partie de la nation élut pour roi le voyvode de Transylvanie, Jean Zápolya (1526-1540), pendant qu'une autre partie prit fait et cause pour Ferdinand de Habsbourg (1526-1564), beau-frère de Louis II; la lutte entre les deux rivaux se termina par la paix de Nagyvárad (1538), à la suite de laquelle chacun d'eux garda une partie du royaume. A la mort de Zápolya,

sa part revint aux Habsbourgs, dont le règne, en réalité, ne commence qu'en 1540. Mais ce fut là un héritage fictif, car les Turcs, venus au secours du jeune fils de Zápolya, occupèrent les deux tiers de la Hongrie, y compris sa capitale Buda. La domination ottomane dura cent cinquante ans, et ce n'est que Léopold Ier (1657-1705) qui y mit un terme lorsque ses armées, commandées par le duc Charles de Lorraine, prirent d'assaut la forteresse de Buda (1686). C'est encore le roi Léopold Ier, qui fit voter par le Parlement de 1687 le droit de succession de la descendance masculine des Habsbourgs au trône de Hongrie, et qui, en 1690, réunit de nouveau à la Sainte Couronne hongroise, la Transylvanie, gouvernée pendant près de deux siècles par des Princes élus.

Masse d'armes du prince Michel Apaffy II.

Les règnes des dix Habsbourgs furent remplis par les guerres contre les Turcs, les guerres de la Réforme et le mouvement de Rákóczy, qui prit fin, en 1711, par la paix de Szatmár. Charles III (1711-1740), n'ayant pas eu de fils, fit voter, en 1722, la *Pragmatique Sanction* qui assure également la succession au trône à la descendance féminine des Habsbourgs. C'est ainsi que Marie-Thérèse devint reine de Hongrie (1740-1780). De son mariage avec le duc François-Étienne de Lorraine, petit-fils du libérateur de Buda, est issue la maison de Habsbourg-Lorraine, qui règne glorieusement de nos jours et a donné à la Hongrie cinq rois. Marie-Thérèse fut une véritable mère pour ses fidèles Magyars, qui, en 1741, avaient sauvé son trône assailli de tous les côtés. Son fils Joseph II (1780-1790), ayant compris, sur son lit de mort, qu'on ne pouvait priver la Hongrie de ses droits constitutionnels, annula d'un trait de plume les décrets anticonstitutionnels pris durant son règne.

Lorsque, après la Révolution française, Napoléon Ier, tel un météore brillant, parut à l'horizon politique et déclara la guerre à l'Europe tout entière, l'Autriche et la Hongrie ne pouvaient rester inactives. François Ier (1792-1835) avait déjà perdu sa capitale (Vienne); la nation hongroise accourut à son secours, et la noblesse réunie forma, en 1809, l'armée dite insurrectionnelle, dans laquelle, pour la dernière fois, l'occasion se présenta aux magnats et aux nobles d'accomplir le devoir qui leur incombait en raison de leurs privilèges.

En Hongrie, les seigneurs ecclésiastiques et les magnats (princes, comtes, barons), tout aussi bien que la petite noblesse, étaient exempts d'impôts; mais en cas de guerre, ils étaient obligés d'accourir à l'aide du roi, avec des contingents nommés banderium; les plus petits se rassemblaient sous le drapeau de leur comté. C'est ainsi que le grand parti de l'armée insurrectionnelle hongroise se recruta pendant les guerres napoléoniennes; et un grand nombre de ses drapeaux, généralement de très moyenne taille, décorait les murs de la salle d'armes, à notre exposition.

Les luttes napoléoniennes marquent le terme des périodes historiques, auxquelles se rapportent les collections d'objets d'art exposées dans le Pavillon de la Hongrie.

Sous le règne des Habsbourgs, c'est l'influence germanique qui prévaut dans l'industrie et les beaux-arts en Hongrie. Mais nous avons conservé beaucoup de motifs des époques turques, cependant que l'Église serbe-orthodoxe exerçait son influence dans le sud du pays, et les Polonais dans le nord. Ce qui prouve la vitalité du caractère hongrois, c'est qu'il conserva son cachet original malgré ces multiples empreintes.

Jetons ici un coup d'œil sur l'histoire de la Transylvanie. Ce fut à la suite de la conquête turque que la Transylvanie se détacha de la Hongrie et s'érigea, en 1542, en principauté sous des souverains nationaux élus parmi les familles Zápolya, Báthory, Bethlen, Rákóczy, Apaffy, etc. Après l'expulsion des Turcs, la principauté fut administrée par un *Gubernium*, de 1690 jusqu'en 1848, époque à laquelle elle fut de nouveau complètement réunie à la Hongrie.



Masse d'armes du prince Rákoczy II.

Cette séparation, qui a duré trois siècles, a créé en Transylvanie une vie politique, sociale et intellectuelle particulière. En face de la politique impériale *allemande* de la maison des Habsbourgs, ses princes suivaient une politique nettement *hongroise* et s'alliaient, à cet effet, avec les sultans turcs, les rois de France, les Polonais, les Suédois, etc.

Les collections des temps de la dynastie des Habsbourgs et celles de la Transylvanie occupaient, au premier étage de notre Pavillon, six salles. La première en entrant reproduisait un détail de *l'église grecque orthodoxe de Miskolcz*, tandis

que la salle suivante (voir la planche : *Salle style Renaissance*) était décorée de surmoulages en stuc de la maison *Turcsányi à Beszterczebánya* : dans ces deux pièces étaient installés les objets ecclésiastiques de l'église orthodoxe (voir la planche : *Éventail liturgique*) du patriarchat de Karlovitz et des monastères de la Fruskagora : Krusedol, Opovo, Kuvezdin, Sisatovac, puis les trésors de la cathédrale catholique de Zágráb, église métropolitaine de la Croatie et Slavonie.

Les églises orthodoxes, en Hongrie, sont toutes bâties en style baroque ou rococo, bien que les objets ecclésiastiques qu'elles renferment proviennent de temps bien antérieurs. En voici la raison : les Serbes, qui professaient le rite grec orthodoxe, sont venus en Hongrie, guidés par leur patriarche d'Ipek, Arsène Csernovics, en l'an 1690; par privilège de l'année suivante, le roi et empereur Léopold Ier leur assura entre autres droits le libre exercice de leur religion, mais les contrées hongroises colonisées par les Serbes ne furent que successivement libérées de l'invasion turque pendant les cinquante années suivantes : c'est pourquoi leurs églises sont du style de cette époque, représenté dans notre Pavillon par l'intérieur de Miskolcz et le clocheton de Budapest.

Une pièce voûtée donnait le décor extrêmement caractéristique de la *salle du château de Fraknó*, possession héréditaire de la famille princière Esterházy; dans cette salle était exposée une remarquable collection des plus belles broderies religieuses et profanes, exécutées par des dames hongroises et admirables pour la finesse de leur travail, leur style typique, à fleurs et ramages, et pour la beauté de couleur que ces points de Hongrie en soie ont conservée à travers les siècles.

Une vitrine contenait les médailles frappées en Hongrie, ou à l'étranger pour la Hongrie; une autre, les monnaies et les médailles, formant une introduction à la collection de la Transylvanie. Arrêtons-nous un moment à l'art du médailleur.

Les premières médailles datent de Mathias Corvin et de son épouse, la reine Béatrix (xve siècle); elles sont l'œuvre d'artistes italiens, tels que Gian Christoforo Romano et autres. Toutefois, il existe aussi une médaille en mémoire de notre grand roi, qui a été frappée à Kömöczbánya, où furent exécutées encore des médailles d'Uladislas II et de Louis II (xvie siècle), entre autres une médaille avec l'effigie équestre de ce dernier; de plus, il existe de ce même roi et de son épouse une série de médailles exécutées en Allemagne.

Les médailles de nos rois de la maison de Habsbourg sont l'œuvre d'artistes d'Augsbourg, de Nuremberg et d'Italie (xvie-xviiie s.). Vient ensuite une série extrêmement riche de médailles frappées en commémoration des luttes victo-

rieuses contre les Turcs, et datant de Léopold Ier, Charles III et Marie-Thérèse. Ces médailles ont été exécutées dans des ateliers qui, à cette époque, florissaient à Vienne.

En outre, il y avait une belle série de médailles exécutées par des artistes hongrois travaillant en Hongrie ou à l'étranger. Il existe encore des médailles religieuses sous forme d'écus, du milieu du XVIe siècle et de la fin du XVIIe siècle, exécutées à Körmöczbánya, ainsi qu'une très riche série de médailles de Saint-Georges, des médailles d'amitié, des médailles de couronnement, et des médailles commémoratives de la reprise de Buda des mains des Turcs (1686) ; puis, également de cette époque, de belles médailles avec les portraits des directeurs des finances à Körmöczbánya. De grandes médailles de baptême ont été frappées à Nagybánya pendant le XVIIe siècle. En Transylvanie, on a frappé également des médailles en commémoration des princes et autres personnages. Au XVIIIe siècle, les médailles de Saint-Georges frappées à Körmöczbánya ont atteint des dimensions extraordinaires. A Gyulafehérvár ont été frappées des médailles en mémoire de Marie-Thérèse. Enfin, au commencement du XIXe siècle, l'art du médailleur, en Hongrie, est représenté par Fruman et Ferenczy.

La Transylvanie, devenue pays indépendant, eut, à partir de 1556, en même temps que des princes nationaux, une numismatique spéciale, dont le type hongrois est toutefois évident à première vue. Marie-Thérèse supprima la frappe des monnaies de Transylvanie.

La salle suivante des objets transylvains était décorée des surmoulages d'une pièce souterraine du *château de Keresd*, aux comtes Bethlen ; cette pièce servait de temple, dit-on, pendant les luttes religieuses, aux protestants du château.

L'indépendance politique, l'esprit national et les alliés étrangers ont exercé une profonde influence sur les arts industriels de la Transylvanie, qui diffèrent, en plus d'une manière, de ce que nous voyons en Hongrie.

Déjà au XVIe siècle, mais plus encore au XVIIe siècle, le foyer de production artistique passa en Transylvanie; l'importance de la Transylvanie indépendante avait considérablement augmenté, car elle était à cette époque un centre politique gouverné par des princes de sang hongrois. Les rapports intimes de ce pays avec l'Orient favorisèrent le développement des arts en leur imprimant un caractère plus oriental que celui qu'ils avaient eu jusqu'alors ; et c'est à cette même époque, et en Transylvanie, que le goût national hongrois prit cette intensité de développement qui se fit sentir dans la contrée entière, et dura même après que la Transylvanie eut été réincorporée à la Hongrie.

La richesse de cette province en métaux précieux favorisa l'emploi des vaisselles d'argent et de vermeil, dont l'usage se répandit jusque dans les familles bourgeoises. L'art de la broderie prit le même essor, ainsi que les costumes de gala, les bijoux, les armes de luxe et autres, les harnachements, etc.

Il va sans dire que l'ornement militaire affecte aussi un caractère particulier, et que le style des arts industriels, encouragé par les goûts de luxe des princes nationaux, se fait remarquer aussi par la richesse des armements.

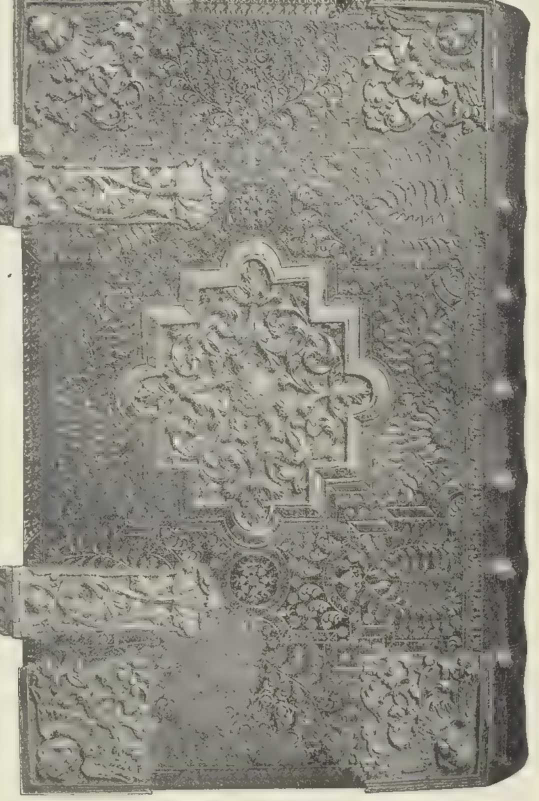
Les selles en velours sont ornées à profusion d'or et d'argent, de pierreries et même d'émaux ; les masses d'armes, emblèmes des princes et chefs, sont des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Les cottes de mailles sont rehaussées de gemmes et de paillettes précieuses par la matière et le travail. Les sabres et les fusils sont embellis de décors artistiques dus aux orfèvres de Kolozsvár et de Brassó ; il s'y dessine nettement un art national.

Cette salle transylvaine, avec ses riches collections appartenant aux églises, spécialement aux communautés saxonnes luthériennes de Transylvanie (voir les planches : *Monstrance* et *Croix reliquaire en argent doré*), sa vaisselle en vermeil et ses bijoux, était une des attractions de notre Pavillon ; l'Exposition de ces richesses était admirablement commentée par la présence de portraits centenaires : par exemple, sur celui de Marie Naláczy, née Tholdalaghi, on voyait des bijoux et un livre de prières, prêtés par le comte Georges Bánffy, petit-fils de la dame représentée. Une panoplie, dans cette même salle, nous rappelait le droit qu'avaient les villes à prononcer la peine de mort : les instruments de torture, le glaive du bourreau de la ville de Brassó — tristes souvenirs des temps passés, — et les deux petits drapeaux rouges... combien de fois n'accompagnèrent-ils pas de malheureux condamnés dans leur marche vers l'échafaud.

La pièce voisine, au plafond de bois richement peint, provenant de *l'église protestante de Maksa*, contenait, outre les manuscrits de la bibliothèque corvinienne déjà mentionnés, des incunables, puis des spécimens d'imprimerie et des reliures hongroises.

Jusqu'au milieu du XIV[e] siècle, les hommes d'Église étaient les seuls, en Hongrie, à cultiver l'écriture et l'enluminure des livres. Les époques antérieures nous ont laissé fort peu de manuscrits enluminés, les guerres perpétuelles ayant ravagé nos bibliothèques. Le peu que nous en possédons ne montre que des spécimens très simples. Mais depuis l'époque que nous venons d'indiquer, on a écrit chez nous aussi des codes luxueux, grâce à l'influence exercée sur les arts par le règne pacifique des Anjou et les nombreuses relations avec les Italiens et les Français.

Ce qui caractérise les miniatures des xive et xve siècles (différentes de celles de l'Allemagne), c'est une tendance à s'affranchir de la convention. L'artiste hongrois mêle toujours, parmi les ornements qui lui sont imposés par le goût de l'époque, une ou deux fleurs d'après nature, qui donnent à son œuvre un caractère national particulier.



Reliure avec appliques en vermeil. (xviie siècle.)

L'imprimerie la plus ancienne en Hongrie, après celle de Hess, établie à Buda en 1473, fut celle de Zengg (1494), puis les imprimeries de Nagyvárad (1529), de Brassó (1535), de Sárvár (1539). Parmi les imprimeries du xvie siècle, il y avait beaucoup d'ateliers particuliers entretenus par tel riche magnat, et maintes fois par un pasteur pauvre mais enthousiaste des intérêts de la Réforme. Les imprimés se faisaient pour le peuple; ils étaient par conséquent sans luxe. En général, les anciens imprimés hongrois témoignent d'une grande simplicité; les volumes illustrés sont très rares, ce qui s'explique par la tendance de la Réforme et par

le petit nombre des bibliophiles ; il ne pouvait en être autrement dans un pays où les guerres n'ont presque pas cessé un jour, durant deux siècles.

Les plus jolies pièces sont celles sorties de l'atelier de Gaspard Heltai, le grand savant de Kolozsvár. Les produits de l'imprimerie archiépiscopale de Nagyszombat et de l'imprimerie de la ville de Debreczen offrent aussi un certain intérêt. Au XVIIe siècle, la vie intellectuelle hongroise se concentra dans la petite Transylvanie ; c'est là qu'on imprima la majeure partie des livres. Les princes y eurent toujours une bibliothèque, d'abord à Gyulafehérvár, puis à Kolozsvár. Parmi les imprimeurs de Transylvanie, il y en a surtout deux qui se distinguent : Abraham Kertesi de Szenes et Nicolas Kiss de Misztótfalu ; le premier se fait remarquer par ses belles éditions elzéviriennes, le second, qui lui était bien supérieur, avait travaillé en Hollande comme graveur et fondeur de caractères typographiques, et avait acquis une réputation telle que les commandes lui arrivaient de tous les pays. Il était particulièrement habile pour les travaux en caractères hébreux et orientaux ; c'est lui qui a monté les premières imprimeries syriennes, arméniennes et géorgiennes de l'Asie Mineure. En Hongrie même, Nicolas Kiss n'a pas eu son égal jusqu'à nos jours. Après lui, l'imprimerie tomba en décadence. Les imprimeries hongroises changeaient à peine leurs caractères une fois tous les cent ou deux cents ans.

L'art de la reliure, chez nous, remonte au XVe siècle, époque des grands amateurs hongrois (voir la planche : *Reliure en velours rouge*). Point n'est besoin de dire que les reliures les plus luxueuses appartenaient au roi Mathias ; elles étaient ordinairement en cuir, avec dorures à petits fers et agrémentées des armes royales ; en outre, la « Corvina » possédait des reliures en velours munies de fermoirs émaillés.

Jusqu'au commencement du XVIe siècle, les reliures dans le goût hongrois dominent, puis, pendant un siècle, on relie à la manière allemande, en cuir de sanglier blanc ou brun et en parchemin. A partir du milieu du XVIIe siècle, les ornements des reliures affectent à nouveau le caractère hongrois, et l'on recommence la dorure à petits fers, qui avait été délaissée.

Les plus belles reliures de cette époque se faisaient à Kolozsvár et, à la fin du XVIIe siècle, à Buda et à Nagyszombat. Au XVIIe siècle, on commence à exécuter la reliure très caractéristique en parchemin, peint dans le goût oriental. Les œuvres des maîtres de Debreczen et de Kolozsvár sont généralement enrichies de couleurs vives.

D'autres objets civils et ecclésiastiques, placés dans cette salle, rappelaient à

peu près l'époque des guerres de Rákóczy, ce grand mouvement national contre les intrigues germanisatrices des courtisans viennois.

Un autre monde se révèle à nos yeux dans la salle voisine, celle du *château de Köpcsény*, du XVIIIe siècle, avec ses objets de style rococo. Le caractère national s'y perd de plus en plus pour faire place à la mode des paniers. C'est la popularité extraordinaire, la véritable adoration dont jouissait la reine Marie-Thérèse (mère de Marie-Antoinette) auprès de ses fidèles Hongrois qui effectua ce changement chez nous ; l'élite de la société hongroise s'empressa de se mêler à la vie de la cour de Vienne ; on tâcha de s'approprier les coutumes étrangères, on se débarrassa même de la moustache ; — ce n'est qu'au commencement du XIXe siècle que les poètes et les écrivains hongrois réveillèrent la nation de cet engourdissement et firent revivre les mœurs et les coutumes des ancêtres, déjà à demi oubliées. Le sentiment du génie national se répandit de plus en plus, atteignit bientôt aussi la vie politique et aboutit à la loi II de l'an 1844-45, qui remplaça la langue latine, jusqu'alors officielle, par la langue hongroise.

Pour compléter le tableau de notre exposition historique, il nous faut faire mention de l'annexe extrêmement curieuse (voir la planche : *Salle ethnographique*) représentant la vie des pâtres et des pêcheurs. Cette collection ethnographique fut placée au rez-de-chaussée du Pavillon, dans deux salles. Le plafond de l'une reproduisait une partie de *l'église protestante de Magyar Dálya*; dans l'autre, on voyait le plafond à solives des maisons sicules, que l'on rencontre parfois même dans les demeures seigneuriales.

Cette riche collection a démontré que les peuples, par suite de leur conservatisme inné, se servent encore dans leurs occupations primitives — comme la pêche, la vie pastorale et la chasse — de beaucoup d'outils et d'instruments d'origine incontestablement préhistorique.

Ainsi les os et les pierres de lest, quoique de caractère purement préhistorique, sont encore de nos jours en usage pour la pêche ; ces outils sont absolument hongrois ; ils nous fournissent en même temps une idée approximative de ce qui pouvait exister avant l'âge de la pierre, en supposant que l'homme primitif ait préféré la matière facile à travailler, comme le bois, le jonc, etc., à la pierre, qui, à cause de sa dureté, lui donnait plus de mal.

Le décor hongrois a pour caractère le dessin au trait entrelacé ou noué ; quant aux Slovaks, ils préfèrent l'inscrustation en métal. Un excellent exemple du conservatisme des bergers se présente dans les anses de canettes en bois, taillées suivant le style roman. On trouve ces objets chez une peuplade isolée, qui colonisa au

xve siècle, de par le roi Mathias Corvin, le comté de Zólyom. Ce groupe venait de l'Herzégovine, c'est-à-dire d'une contrée où se trouvent beaucoup de bâtiments de style roman.

Tous ces outils de la vie primitive se rencontrent plus ou moins semblables chez les pêcheurs des peuplades asiatiques, venus des contrées de la Mer Caspienne; il ne paraît donc point douteux que les Hongrois les aient rapportés aussi de leur patrie d'origine, et c'est pourquoi leur place était indiquée au pavillon historique.

II

LES COLLECTIONS DU PAVILLON

PAR

EUGÈNE DE RADISICS

C'est à moi qu'est départie la tâche intéressante, mais ardue, de commenter les collections exposées au Pavillon, en les appréciant au point de vue artistique et scientifique.

J'assume volontiers cette tâche, car en passant en revue nos monuments historiques, je verrai se dérouler sous mes yeux le passé si souvent glorieux de ma nation, et j'y puiserai une fois de plus la confiance dans l'avenir.

L'histoire artistique de la Hongrie est encore à faire. En ce moment, elle donne plutôt l'idée d'un tableau de mosaïque en cours d'exécution, avec certaines parties complètement achevées, d'autres à peine ébauchées. Le plus souvent, ce sont les éléments seuls du tableau qui existent, attendant qu'une main savante leur assigne une place, après les avoir classés avec soin.

Les observations que j'ai rassemblées n'ont donc aucune prétention.

J'essayerai d'être en quelque sorte le guide du lecteur qui voudra bien suivre mes explications en face des objets, surtout quand ceux-ci lui paraîtront différents de ce qu'il avait, jusqu'ici, l'habitude de voir. En revanche, je lui demanderai de m'accorder un peu de cet intérêt et de cette bienveillance que l'on nous a témoigné durant toute l'Exposition, et dont nous avons conservé, avec fierté, un souvenir si charmant.

Je me suis plu, pendant que j'avais la charge du Pavillon, à rechercher les causes du succès que j'évoque; il était curieux d'examiner quel intérêt pouvait être assez vif pour conduire les visiteurs en foule au Pavillon de la Hongrie. Je constate, que l'aspect du Pavillon a captivé le public dès le premier coup d'œil et avant même que les détails eussent pu être regardés de près.

La bonne volonté et le dévouement des exposants, qui ont consenti à se séparer pour un an de leurs plus précieux trésors de famille, a également excité la sympathie générale, d'autant plus qu'on a vu là, tout naturellement, une preuve de confiance à l'égard de la nation hospitalière, qui devenait, pour un temps, dépositaire de ces riches collections. Enfin, et surtout, ce qui a décidé du succès, c'était le spectacle surprenant des monuments artistiques d'une civilisation très originale, dont on devinait tout l'intérêt, sans la bien connaître.

Les œuvres d'art, dans notre pays, ont eu de bonne heure un caractère propre, explicable à la fois par nos institutions nationales, par les tendances intellectuelles des différentes époques, et par les fortes qualités particulières à notre race. Ce caractère, on le retrouve permanent à travers les siècles ; on peut le discerner aujourd'hui encore, bien que notre génération ait subi davantage l'influence de la civilisation cosmopolite. Les œuvres artistiques nées de la Hongrie se rattachent par leurs traits généraux à l'art occidental dont elles sont contemporaines, et portent cependant les signes distinctifs d'un art indigène. Ces signes distinctifs ont toujours été remarqués par les étrangers, car ils étaient nouveaux pour eux. On y constatait un singulier attachement aux traditions anciennes ; et il est vrai, en effet, que les formes favorites des œuvres d'art se sont transmises d'âge en âge et ont résisté aux courants divers des époques successives. Cette persistance du passé existe dans le domaine politique et social, comme dans le domaine artistique.

Le premier roi hongrois, Étienne, plus tard canonisé, embrassa le christianisme en l'an mille et introduisit dans son État les institutions occidentales. La vie, dès lors, devint plus active ; des relations s'établirent avec l'Occident ; le clergé, devenu riche, songea à bâtir des églises et favorisa les arts. Plus tard, au XIVe siècle, les rois d'origine française, Charles-Robert (1308-1342) et Louis d'Anjou (1342-1382) lui rendirent, avec la puissance politique, une prospérité remarquable. A ce sujet, il est curieux de constater avec quel enthousiasme le style gothique fut adopté en Hongrie. La Renaissance, cependant, fit de bonne heure sentir ses effets en Hongrie, et elle y fut même représentée avec éclat sous le glorieux règne du roi Mathias Corvin. Toutefois, elle ne pénétra pas profondément dans l'art hongrois ; c'est au XVIIe siècle seulement que l'architecture en adopta les formes.

La domination turque, qui dura cent cinquante ans, jusqu'au jour où le duc Charles de Lorraine prit d'assaut la forteresse de Buda, eut pour conséquence naturelle de fortifier en Hongrie les influences orientales. La Transylvanie se

sépara pendant deux siècles de la Hongrie proprement dite et vécut d'une vie politique et artistique tout à fait propre. Pendant ce temps se développait à Esztergom, où vivait l'archevêque Pierre Pázmán, un autre art, bien hongrois aussi, qui joua un rôle important : car ces deux tendances, en s'unissant, en apportant l'une sa marque orientale, l'autre ses indications occidentales, constituèrent notre art hongrois sous sa forme définitive : elles lui ont donné son caractère propre, réfractaire aux modifications d'origine étrangère, à tel point que le XVIIIe siècle n'apporta que des variations de détail.

Les anciens costumes hongrois sont fort rares, et c'est à peine si l'on en peut citer trois ou quatre de la fin du XVIe et du XVIIe siècles faisant partie du trésor des princes Eszterházy, à Fraknó. Le Pavillon contenait cependant deux pièces remarquables : la robe de Catherine de Brandenbourg, femme de Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, robe en velours épinglé bleu foncé, d'un curieux dessin, et bordée d'une broderie or et argent, figurant huit rangées superposées de petits arcs dentelés, abritant chacun un œillet et une marguerite; l'autre est un costume en soie bleu ciel, orné de perles fines, appartenant au prince Edmond Batthyány-Strattmann, très singulier avec sa coupe XVIIIe siècle et ses ornements de style XVIIe siècle.

Pour ce qui est de la broderie en général, nous ne possédons aucun document antérieur au XVe siècle. Ce qui caractérise la broderie hongroise, c'est la simplicité de la composition, constituée presque toujours par un motif isolé, un vase, un cœur, d'où partent des embranchements symétriques. Si la surface à couvrir est grande, l'artiste augmente les proportions du dessin, ou bien il répète plusieurs fois le motif. Quant au point, c'est le point croisé pour les broderies les plus modestes, et le point plat, avec toutes ses variétés, pour les ouvrages riches, exécutés en soies multicolores rehaussées de fils d'or et d'argent. Il semble que, primitivement, chaque détail du dessin ait comporté une seule couleur; c'est plus tard, vers la fin du XVIIe siècle, que l'on se mit à créer ces broderies aux tons rompus, dégradés, fondus les uns dans les autres, connues sous le nom de broderies au point de Hongrie. Le motif préféré, c'est la fleur : rose, œillet, pavot. La figure humaine y est rare, sauf pour les broderies des croix de chasubles, exécutées souvent en perles fines et avec des reliefs, et qui sont sans doute une imitation de modèles étrangers.

Les principaux monuments de la poterie remontent à la fin du XVe siècle. Leur caractère est difficile à établir. Dans les régions où les conquérants magyars ont trouvé des colonies romaines, ils ont probablement adopté les formes de la

poterie antique, car, dans certaines contrées, elles se sont conservées jusqu'à nos jours. Ailleurs, la pratique locale s'est maintenue. Il me semble que les produits de la poterie domestique d'aujourd'hui représentent plus ou moins fidèlement le type de la poterie du moyen âge. L'architecture a rarement employé la terre cuite, comme cela se faisait à l'étranger, et le potier n'a point eu l'occasion d'aborder des ouvrages artistiques, de prêter son concours à la construction d'édifices. On a bien trouvé, il y a quelque temps, à Buda, des fragments d'architecture en terre cuite, du xve et du xvie siècle, qui pourraient provenir de l'ancien château du roi Mathias Corvin. Nous nous bornons à mentionner cette découverte sans pouvoir, à l'heure qu'il est, en déterminer la juste portée en ce qui concerne le rôle de la céramique hongroise dans l'architecture, d'autant plus que tous ces détails, rosaces, nervures en terre cuite, sont sculptés comme de la pierre.



Carreau de poêle émaillé avec Cavalier hongrois.
(Fin du xve siècle.)

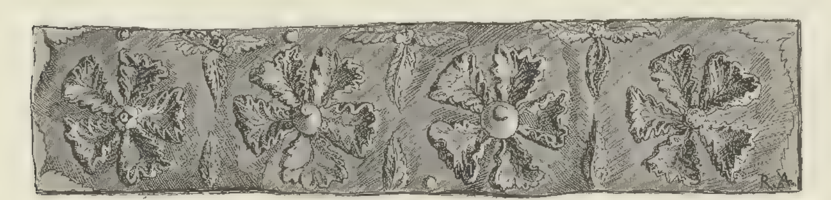
Nous devons pénétrer dans l'intérieur des maisons pour rencontrer les premières créations véritablement artistiques des potiers hongrois du xve siècle. C'est là que nous trouvons l'énorme poêle posé sur un socle, dont les carreaux sont recouverts de reliefs qui perpétuent, dans l'esprit guerrier de cette époque, des figures de chevaliers éperonnés. Ailleurs, le potier exprime le sentiment religieux du moyen âge, en décorant ses carreaux avec l'image de quelque apôtre ou de quelque saint. Le vernis — quand les carreaux sont émaillés — est assez uniforme ; la couleur préférée de l'époque était le vert foncé ; parfois, ce fond est égayé par des taches bleu foncé, violettes, jaunes et même blanches.

Au xviie siècle, c'est l'émail stannifère qui se propage. Les vases deviennent blancs, ce qui permet d'y peindre des fleurs de diverses couleurs. Les formes restent simples, les couleurs présentent peu de variété. Pendant un siècle, le potier se contente des couleurs jaune orangé, vert vif, bleu foncé et violet pour orner les pots, les plats et les gourdes de diverses formes florales. Nous rencontrons souvent des armes de noblesse ; le millésime y est presque toujours.

Il importe de constater que ces produits de la poterie hongroise du XVIIe siècle se rapprochent de la majolique italienne, tant par les couleurs employées que par les formes. Ce fait est l'une des constatations importantes auxquelles le visiteur a dû arriver en examinant de près la collection de la salle XII du Pavillon. Un autre résultat non moins intéressant, qui se dégage de cet examen, c'est que le goût particulier, qu'on peut hardiment désigner comme goût hongrois, prévaut dans la poterie bien plus visiblement que dans tout autre groupe de nos arts industriels, sauf la broderie, dès la fin du XVIe siècle, et bien plus encore au XVIIe siècle. Nos potiers préfèrent et emploient sciemment certains motifs d'ornementation. Au cours du siècle, ces motifs deviennent typiques, tant pour les formes que pour le rythme, et ils arrivent à leur plein épanouissement dans les carreaux de poêles.

Rinceau repoussé sur le sarcophage de saint Siméon. (XIVe siècle.)

Au XVIIIe siècle, la belle vaisselle blanche, de style hongrois, n'est plus à la mode. Elle est supplantée par les produits de la manufacture impériale de Holics, de celle de Tata et d'autres petits ateliers, qui fournissent à profusion les plateaux, surtouts de tables, statuettes, brûle-parfums, vases, et autres vaisselles de luxe de style occidental, que le public hongrois avait à peine connues et n'avait jamais employées. La manufacture en question fut fondée, vers 1743, par l'époux de Marie-Thérèse, l'empereur François, duc de Lorraine. Le duc préféra probablement recourir à des Français qui, élevés dans les traditions de la florissante industrie des faïences de leur



Bande ornementée du sarcophage de saint Siméon. (XIVe siècle.)



Bande avec rinceaux repoussés du sarcophage de saint Siméon. (xve siècle.)

pays, pouvaient créer de toutes pièces des morceaux achevés et écraser la vaisselle simple, mais plus personnelle, de nos corporations. En 1827, la manufacture dut éteindre ses fours, après avoir livré de longs et difficiles combats à la porcelaine et à la faïence fine anglaise.



Calice en vermeil décoré de filigranes. (xv[e] siècle.)

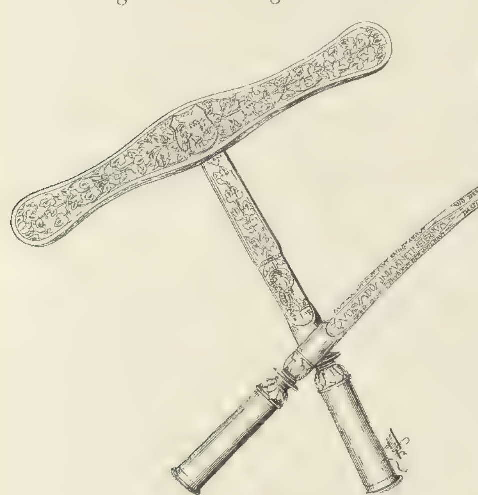
L'orfèvrerie fut une des gloires de la Hongrie. C'est à la fois à la parure humaine et à la vaisselle d'usage courant que les orfèvres s'appliquèrent. La richesse des pièces d'orfèvrerie et des bijoux amassés en pays hongrois fut considérable. Un témoin oculaire, le comte de Candale, chargé d'accompagner à Székesfehérvár Anne, fille de Gaston de Foix, fiancée du roi Uladislas II, écrit, en 1502, à la reine de France : « L'autier (de la cathédrale) fut si richement paré, car il y avait bien soixante pièces d'ymaiges d'argent, comme têtes de roy, saincts, evesques, apostres, martirs. » La munificence royale était sans bornes : les cadeaux votifs d'Aix-la-Cha-

pelle et de Maria-Zell, le sarcophage en vermeil de saint Siméon, conservé à Zara, et dont la reproduction se trouvait au Pavillon, en sont de précieux témoignages, encore que ce dernier monument ait été exécuté par un artiste italien, François de Milan. Comme s'ils craignaient de paraître trop simples, les orfèvres ne supportaient pour ainsi dire pas de champs unis ; ce sont partout des bordures, des rinceaux, généralement en fonte, rapportés, repercés, reproduisant des fleurs et des plantes ou exécutés en filigrane. Malheureusement, le travail n'est pas toujours irréprochable. On a souvent discuté l'origine du filigrane hongrois. Pour ma part, je le considère comme le résultat d'une tradition populaire, perfectionné par une influence étrangère, peut-être venue de Raguse. Son usage se maintint en



Emblème en argent de la Corporation des orfèvres de Brassò. (xvie siècle.)

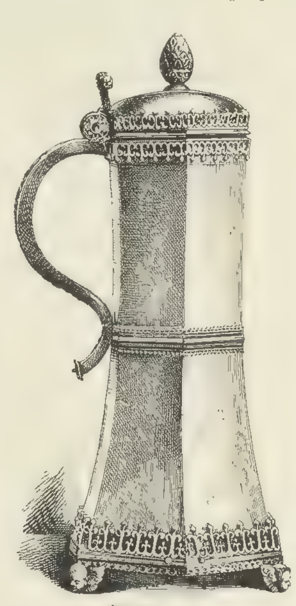
Hongrie à une époque où il était fort délaissé en Occident, et il garda longtemps, avec les émaux et les ornements en fonte, toutes les préférences de nos orfèvres. Une variété très intéressante fut ce que l'on pourrait appeler l'émail filigrané : des motifs formés par du fil d'argent, enserrant des émaux. C'est de l'émail peint, et le fil est un simple élément de décoration, comme le fil d'or des broderies, qui tranchait les tons et rehaussait les contours. Les deux

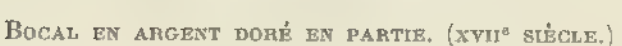


Marteau et pioche symbolique de mineur en vermeil. xvie siècle.

planches en couleurs de cet ouvrage : *calice en vermeil, décoré de filigranes et d'émaux*, et *calice en argent doré, décoré de filigranes et d'émaux*, du xve siècle, donnent une idée assez juste de ce genre d'ornementation. Il fit place à l'émail dit transylvain (voir la planche : *Bocal en noix de coco*), fort voisin de l'émail filigrané, et qui fut très en honneur dès la fin du xvie siècle. A l'époque du xvii^{e}







Bocal en argent doré en partie. (xviie siècle.)

Pot a vin en argent doré en partie. (xviie siècle.)

et du xviiie siècle, on préféra des émaux opaques, généralement blancs, enluminés de couleurs variées. Au lieu du fil d'autrefois, une légère lamelle d'argent, soudée à la manière des cloisons, sert de soutien à l'émail.

Il est à remarquer que ces changements de goût n'entraînent pas, autant qu'on pourrait le croire, des modifications de style. Les traditions gothiques, au xviie siècle, ont disparu sans doute, si l'on considère seulement l'art de l'orfèvrerie appliqué à la vaisselle ; mais elles subsistent dans les détails des objets du culte. Ce phénomène paraît s'expliquer, entre autres, par la nature même du vase

sacré, qui, gardant toujours la même destination, gardait en général la même forme. On s'inspirait naturellement des modèles anciens conservés dans les églises, on reprenait les motifs de décoration dont les modèles existaient dans les ateliers (voir la planche : *Burettes en argent* doré en partie, XVIIe siècle). La vaisselle, au contraire, était sujette aux variations de la mode, et laissait plus de place à l'imprévu de l'inspiration. Et, comme les orfèvres étaient surchargés de travail, ils employèrent les procédés les plus rapides; les ornements rapportés et très fouillés furent ainsi abandonnés pour d'autres, exécutés au marteau et accentués par de larges ciselures, qui ne manquent pas de caractère, mais qui sont traités sommairement. Pour les émaux, ils cherchèrent — comme nous venons de le dire — les couleurs vives et gaies; ils aimèrent, non plus l'émail filigrané, aux nuances sombres, mais l'émail clair et fleuri, multicolore à fond blanc. Tel est le cas pour les calices qui étaient exposés dans la salle de Transylvanie et qui ont été si souvent remarqués. L'un d'eux, cependant, fait exception et mérite d'être signalé : c'est le grand calice en or (voir la planche : *Calice en or décoré d'émaux*, XVIIe siècle), donné à l'église de Kolozsvár par le prince de Transylvanie Rákóczy, en 1641, et dû à l'orfèvre Étienne Brozer, de Kolozsvár. Il est orné d'émaux champlevés pareils à ceux qu'on exécutait au XVIe siècle pour les bijoux de femme, les pendants et les boutons repercés. J'ajoute que ce calice est particulièrement curieux par la manière dont il est composé : un pied trop petit supporte une fausse coupe ornée de trois rangées superposées de médaillons encadrés d'arabesques ajourées. Il n'y a là qu'une préoccupation de l'ensemble; les motifs sont épars, juxtaposés, mais non organisés entre eux. C'est là un caractère singulier, qui



BÉNITIER EN ARGENT. (XVIIe SIÈCLE.)

semble faire partie essentiellement de l'art décoratif national. Le XVIIIe siècle marque la décadence de l'orfèvrerie. Si par hasard un artiste essaye de continuer la tradition des orfèvres, il ne fait que reproduire, avec plus ou moins de tact, les modèles du passé. Tel est Sébastien Hann, de Nagyszeben, dont l'habileté est réelle, mais qui n'a rien apporté de neuf à son art.

Parmi les autres productions artistiques de la Hongrie, les bronzes et les armures tiennent une grande place. Le moyen âge nous a laissé un nombre considérable de vases à verser, représentant des animaux fantastiques, et des fonts baptismaux en bronze, remarquables par leur belle simplicité, ornés de bandes délicates, à reliefs discrets représentant des fleurs et se mariant heureusement aux inscriptions en minuscules. On est fondé à croire que ce sont là des œuvres hongroises.



COUPE EN VERMEIL ET CORAIL,
EXÉCUTÉE PAR SÉBASTIEN HANN, XVIIIe SIÈCLE.

Quant aux armes, leur histoire complète se rattacherait plutôt à l'histoire militaire de la Hongrie, qui ferait comprendre leurs variétés et leurs transformations. On peut observer cependant que, dans ces pays, où les armes avaient avant tout une utilité pratique, on n'a pas manqué d'en faire un objet de luxe, ce qui s'explique en partie par l'habitude, conservée jusqu'à nos jours, de porter le costume national et l'épée dans les grandes cérémonies. Il y a lieu aussi de remarquer que, plus qu'aucune autre manifestation d'art, les armes et les armures portent la trace des orientations diverses subies par la Hongrie, depuis les influences occidentales jusqu'aux influences turques. Nous renvoyons le lecteur aux trois planches d'armes que nous donnent, savoir : casque, sabre et pelisse du comte Nicolas Zrinyi (1550-1566); casques de tournoi hongrois, en acier peint, XVIe siècle, et armure de « Hajdu », en acier, avec ornements dorés, du XVIIe siècle.

L'histoire de l'architecture hongroise est encore à faire; c'est peut-être elle qui est le moins connue parmi les différentes branches de l'art. Ce qui est certain, c'est

que le pays abondait autrefois en monuments magnifiques, cathédrales, abbayes, châteaux forts, dont les vestiges existent encore. Dès le milieu du xiiie siècle, on peut trouver en Hongrie des traces du style gothique; c'est ce que prouvent les notices marginales de Villard de Honnecourt, qui a dû édifier, vers 1250, la cathédrale de Kassa. Sur le dessin d'une des fenêtres de la cathédrale de Reims, on lit cette annotation : « l'estore mandé en la tierre de Hongrie qant io le portais por io l'a mai io miex. » Il faudrait un volume entier pour étudier le château fort de Vajda-Hunyad, reproduit en partie par la façade principale du Pavillon, les forteresses, les manoirs, les maisons particulières de Körmöczbánya, de Bártfa, de Löcse, de Nagy-Szeben. Ces monuments sont remarquables par la richesse et la variété des détails. Et cette tendance à modifier sans cesse les ornements ne fit que s'accentuer au xvie siècle. On a pu en juger par la façade nord-est du Pavillon, qui était la copie des maisons de la ville de Eperjes, dans le nord de la Hongrie. Au xviie siècle, l'architecture ne paraît pas avoir voulu adopter les ornements dits baroques; mais elle se contenta des parures que lui offrit une renaissance corrompue, venue d'Allemagne et de Pologne. Quant au xviiie siècle, il fit naître beaucoup de demeures seigneuriales plus ou moins grandes, et d'églises dispersées dans la campagne, et, pour la plupart, d'extérieur modeste et simple. D'ailleurs, l'architecture du xviiie siècle ne se manifeste que par la disposition générale, l'arrangement du vestibule, de l'escalier, parfois aussi par la dimension des chambres et la construction de la toiture sans que les artistes essayent d'y introduire des éléments originaux.



Épée montée en vermeil
xvie siècle.

La plupart des églises de Hongrie portent les traces de peintures murales, qui ont malheureusement été couvertes d'un badigeon, au temps de la Réforme. Il n'en reste que relativement très peu. Il est permis de croire, cependant, que ces peintures représentaient des scènes historiques et des scènes religieuses, et qu'elles étaient nombreuses, si du moins l'on en juge par les peintures de l'abbaye de Jaák (1250), de Martyáncz, de Velemér (1377) et par celles de Dertż, qui portent la signature du peintre et la date de 1415. Il semble, d'autre part, qu'il y

ait eu trois écoles, l'une dans l'ouest, l'autre au nord, la troisième en Transylvanie. L'école transylvaine eut l'originalité de chercher parfois ses sujets ailleurs que dans l'histoire religieuse, et de puiser dans les légendes hongroises, comme les combats de saint Ladislas contre les Coumans païens, et les scènes de la vie de sainte Marguerite de Hongrie. Les murs n'étaient pas seuls à être décorés; les plafonds, les balcons, les stalles étaient également embellis par les peintres. Plats, formés de simples planches que des tringles fixées par des clous divisent en compartiments rectangulaires, les plafonds des églises nous apparaissent comme les survivants éloquents d'une pratique, qui n'aurait pu exister si elle n'eût pris sa force dans un sentiment très vif de la décoration peinte. Les couleurs sont vigoureuses, parfois hardies, très décoratives, sans être criardes. Les motifs dénotent une fantaisie exubérante. On a pu, du reste, se faire une idée de ce qu'était la peinture décorative hongroise, par le plafond de la salle X, reproduit d'après l'original du Musée des Arts décoratifs de Budapest.

Je ne sais si l'impression qu'a produite le Pavillon sur les étrangers a été de nature à survivre à l'Exposition elle-même. Je sais cependant que la Hongrie n'oubliera pas si vite l'appréciation de ses efforts, la réception qu'on lui a faite à Paris, et les compliments, j'ose le dire, très sincères qui lui ont été adressés de tous côtés, surtout de la part des Français, qu'une vieille sympathie attache à la Hongrie. Dans cette sympathie de la France, la Hongrie voit un héritage de ses ancêtres, qu'elle garde comme une précieuse tradition remontant à bien des siècles, à une époque où la France nous enseigna à bâtir nos églises, fortifia chez nous le goût artistique et nous donna des rois glorieux.

III

LA SALLE DES HUSSARDS

PAR

ÁRPÁD DE GYÖRY

Quand le Gouvernement hongrois apprit que le programme de l'Exposition universelle de Paris comportait une rue des Nations, où chaque nation disposerait d'un terrain pour y élever une construction — un pavillon, disait le programme officiel — avec liberté pour chacune d'agir à son goût et à sa guise, on se décida immédiatement chez nous à ériger à l'histoire nationale un monument destiné à apprendre au monde, *urbi* et *orbi*, qu'au seuil de l'Orient existait un pays dont le nom s'était révélé, il y a déjà un millier d'années, et dont la science, les arts, la civilisation, en un mot, était encore presque inconnue.

Il s'agissait de présenter ce peuple en tout son développement tant pacifique que guerrier, dans un court résumé, en une sorte de petit manuel historique.

L'idée qui s'imposa rapidement aux principaux historiens contemporains de notre pays fut que le Hussard caractérisait bien l'originalité guerrière de notre patrie ; le Hussard était en effet une création naturelle pour ainsi dire du sol de la Hongrie ; il avait jailli de son développement historique; de plus il avait traversé en conquérant toute l'histoire militaire ; son nom et son caractère étaient célèbres jusque dans le plus modeste village, des Pyrénées aux Vosges, de l'Oural jusqu'aux côtes de l'Océan.

Coloman de Thaly, dont le nom sera éternellement lié à l'évocation de cette époque où la lutte pour la liberté nationale avait séparé le peuple hongrois en deux camps, de cette époque où le nom de Rákóczy a laissé pour toujours son empreinte, et Louis de Thallóczy dont on connaît les travaux sur les sources de l'histoire de la Hongrie et surtout des pays environnants, ces deux hommes

sont les parrains de l'idée de cette exposition du Hussard. C'est leur mémoire présenté au Comité général de l'Exposition qui suscita la proposition d'ériger un Pavillon du Hussard sur les bords de la Seine ; on pourrait y suivre le développement du Hussard dans sa patrie, et y voir comment, de même que les feuilles sortent des branches et du tronc de l'arbre, cette institution obtint droit de cité dans les autres contrées du monde civilisé. Quand l'idée originaire de cette exposition spéciale eut obtenu l'agrément du Gouvernement, les limites étroites du terrain qui nous était concédé, de même que les questions pécuniaires entraînèrent une modification de l'idée première.

Voici quelle fut la décision finale : la salle des Hussards ferait partie du pavillon historique à élever dans la rue des Nations ; et comme, d'après le type adopté par les autres pays exposants, la maison nationale devait aussi servir aux réceptions officielles, le plus vaste local de notre maison, la salle des fêtes, serait consacrée à la glorification de la plus nationale et la plus internationale à la fois de nos institutions populaires, le Hussard.

Ce projet rencontra le meilleur accueil auprès de Sa Majesté I. et R., chef suprême de notre armée. On se mit donc vivement en mesure de le mettre à exécution. Il en était vraiment temps, on avait à peine un an jusqu'à l'ouverture de l'Exposition. On comptait qu'en voyant l'œuvre accomplie, si l'œil de l'historien ou du militaire professionnel risquait de trouver que ceci ou cela aurait pu être mieux ou autrement fait, de constater çà et là des vides ou des insuffisances, la brièveté du délai dans lequel de rien on aurait fait quelque chose servirait d'excuse vis-à-vis de l'Europe et du concours du monde civilisé.

On y serait pourtant difficilement parvenu si les deux délégués du groupe de l'exposition historique envoyés auprès des divers États de l'Europe, afin de réunir le matériel historique, n'avaient trouvé partout l'accueil le plus bienveillant et le plus digne de reconnaissance. D'un commun accord tous les gouvernements se sont montrés favorables au vœu du gouvernement hongrois. Que ce soit le résultat de démarches personnelles ou épistolaires, nos représentants trouvèrent partout les encouragements les plus efficaces : à Saint-Pétersbourg comme à Paris, à Londres, à Madrid, à Stockholm, à Copenhague comme à La Haye, à la cour de Berlin comme à Munich, à Stuttgard, à Carlsruhe, à Darmstadt auprès des gouvernements comme auprès des municipalités, à Turin et à Venise comme à Naples, dans les musées comme dans les galeries particulières.

La haute protection de Sa Majesté nous ouvrit ses collections d'art ; celles du prince régnant de Liechstenstein, les archives de la guerre, à Vienne et d'autres

Nach der Speysung warn die Steyrerischen Reitter mir vndergeben/mis
denen vnder Graf Niclas von Salm/ Oberstem Veldhaubtman die Venediger
geschlagen / jr Oberster Zuan Victurio gefangen.



Bataille contre les Vénitiens avec cavaliers costumés a la façon des hussards hongrois (1514)

collections des États voisins, pour ne rien dire de celles de la patrie, nous furent libérales.

Nous remplissons donc un devoir tout naturel en exprimant ici toute notre reconnaissance. Bien que les limites mêmes de cet exposé ne nous permettent pas de témoigner de notre gratitude d'une manière plus étendue, nous devions cependant présenter nos remerciements pour ce concours si actif, sous peine de nous rendre coupables d'une inexcusable négligence.

Ce que nous avions rapporté de l'étranger, c'était les dates de la création des hussards dans les différents pays et tout d'abord des copies de tableaux, peintures et gravures d'après nature, des clichés et des objets d'art où l'aspect du hussard servait de motif artistique.

De tout cela il fallait extraire, pour la décoration matérielle de la salle, des tableaux pouvant servir de types pour le grand tableau qui devait orner le mur principal de la salle.

Le gouvernement avait chargé de son exécution le peintre Paul Vágó. Ce choix était heureux, et personne ne pouvait mieux accomplir cette mission. Né dans cette contrée de Jazygues, où le paysage tout en plaine porte la population à monter à cheval, où le sol, pour ainsi dire, enfante le hussard, fils de ce terroir, Vágó peignait ses hussards avec son cœur même. Il fallait aller vite, devancer le départ de ces objets qui devaient être envoyés à Paris avec les autres, si l'on voulait réussir à organiser à Budapest une petite exposition préliminaire dont le but principal était de présenter à Sa Majesté les collections destinées à Paris et qu'Elle n'avait pas encore vues. Ce projet fut réalisé au milieu de février 1900.

Le Musée hongrois des arts décoratifs avait mis à notre disposition, de la manière la plus aimable, les vastes salles de son palais magnifique, pour autant que nous en aurions besoin ; c'est ainsi que put être ouverte l'exposition du Hussard, la partie la plus inédite de notre exposition — et même dans de meilleures conditions que cela put, plus tard, se faire à Paris, en raison du petit espace dont nous y disposâmes. Elle comprit tout d'abord la collection de cinq cents tableaux et au delà — peintures originales, gravures sur cuivre, copies à l'aquarelle, lithographies, chromos, etc., qui représentaient les hussards des différents pays avec les modifications successives qu'avaient subies les uniformes aux diverses époques (nous avons déjà dit plus haut comment on les avait réunis). Cette exposition systématique avait pour but de donner un aperçu du développement historique de cette troupe ; mais à Paris on ne put produire qu'un choix assez restreint de ces tableaux.

Ce qui manqua complètement à Paris, (et ce fut plus regrettable encore),

c'est l'exposition des uniformes actuels des hussards, effets d'équipement et de harnachement de tous les États européens qui comptent encore des hussards dans leur armée. Le Gouvernement hongrois avait en effet prié tous les États de lui confier des uniformes dans ce but. De partout ils furent envoyés, soit sans conditions, soit, lorsque les prescriptions administratives le demandaient, en échange d'uniformes de hussards hongrois. On habilla des mannequins avec les uniformes étrangers et même avec ceux de notre cavalerie des *honvéd*, et le visiteur était reçu par eux en pénétrant dans le vestibule du Musée.



Seigneur en costume de tournoi, dit de Hussard, XVIe siècle

C'est un tableau véritablement harmonieux qui s'offrait, dès l'entrée, au visiteur étonné, car son regard percevait des costumes aux couleurs les plus diverses et cependant ayant une grande analogie entre eux. On comprenait comment notre cavalerie nationale s'était acclimatée dans toutes les armées de l'Europe. Cette exposition ne put rester ouverte que peu de jours au public qui s'y précipita dans des proportions inattendues. Deux mois nous séparaient à peine de l'ouverture de l'Exposition de Paris, et dans ce délai, tout, absolument tout, devait être transporté et installé au Pavillon historique. On peut dire que celui qui a le sentiment de remplir son devoir au profit de sa patrie et pour sa satisfaction personnelle, et montre de l'ardeur à cet effet, et souvent avec bien de la peine dans la réalisation de ce qui est possible, trouvait

ici la route déjà tracée et un bon exemple donné. En effet, le Pavillon hongrois fut parmi ceux du quai d'Orsay l'un des premiers à ouvrir ses portes hospitalières aux visiteurs internationaux.

Le visiteur y admire tout d'abord dans les salles du rez-de-chaussée l'art et l'industrie tels qu'ils florissaient en Hongrie, au Moyen Age; il voit ensuite, au premier étage, des objets qui lui montrent que, malgré les malheurs apportés par la domination turque dans les premiers siècles des temps modernes, notre patrie n'était pas restée fermée aux progrès de la civilisation; il remarque ensuite comment, dans la période pacifique du XVIII[e] siècle, le style de cette époque a produit des merveilles dans le domaine de l'art usuel, et alors qu'il s'était bien peu préoccupé jusque là de notre pays situé si loin, à l'Est, il constate avec plaisir la part prise par notre patrie dans la lutte des nations pour la civilisation. Il termine enfin sa visite par la salle splendide où il rencontre la plus nationale et la plus connue de nos gloires, le Hussard.

Nous pénétrons par une porte vitrée, qui nous montre des armoiries contenant un corbeau qui tient un anneau dans son bec; nous y voyons le surtout du roi Mathias Corvin, de la maison Hunyady (1458-1490), le plus artiste des rois, issu d'une dynastie nationale, promoteur de l'organisation des cavaliers auxquels cette salle est consacrée.

C'est une vaste et haute salle où pénètrent des quatre côtés les rayons du soleil adoucis par des vitraux de couleur. Le mur de l'entrée et celui de gauche, qui suit ainsi que le plafond jusqu'au lambris, portent des peintures à l'huile. Le troisième mur est formé par une série de niches en saillie rappelant la patrie, et qui sont formées par les piliers qui s'espacent entre des petites fenêtres gothiques. Le quatrième mur, formé par un gros pilier placé entre deux fenêtres gothiques, nous montre une fresque curieuse où nous reconnaissons un arbre généalogique. Un plafond puissant, aux couleurs variées, diapré rouge et vert, divisé en nervures et caissons avec pendentifs, couvre cette salle, majestueusement, mais avec un charme qui lui conserve un caractère tout intime. Dans les caissons, les peintures de batailles historiques alternent avec les portraits de célèbres capitaines de hussards; le plafond, les revêtements des portes, murs et fenêtres, sont en bois ou simili pierre, et rappellent les formes de l'art gothique flamboyant dans le goût un peu nonchalant des pays du Couchant, tel qu'on les trouve dans les châteaux de Hongrie. Le côté qui donne sur la Seine offre une reproduction fidèle de la salle d'or du château de Vajda Hunyad en Transylvanie.

Regardons la peinture principale: c'est le tableau de Vágó dont nous avons déjà

parlé. Au premier plan, un certain nombre de cavaliers poussent une charge furieuse, tandis qu'au fond un groupe de cavaliers brillants de couleurs variées, un chef à leur tête, se tient immobile et semble avoir passé en revue les cavaliers qui chargent. Au coin de droite, au bas, nous apercevons un feu de bivouac de hussards des deux premières dizaines du XIXe siècle; à gauche, un Csikós, c'est-à-dire un conducteur de chevaux hongrois, qui rassemble ses bêtes. C'est parmi les Csikós que se recrutaient les meilleurs hussards.



Le margrave de Burgau, en costume de tournois dit de Hussard

L'idée de l'artiste était de représenter un vieux sous-officier de hussards qui raconte à ses camarades les origines glorieuses de leur arme : cet ensemble lui apparaît dans une vision tel que le pinceau de l'artiste le montre à nos yeux.

Tout à gauche, il commence par les cavaliers noirs du roi Mathias; il poursuit par les hussards de Charles V, d'un temps où ils ne se bornaient pas à semer la terreur et l'effroi sur les champs de batailles de l'Europe centrale, mais où ils commencèrent à participer à des tournois pacifiques.

La lourde armure des chevaliers du Moyen Age dut céder la place, dans les usages des tournois, à l'armure dite des « hussards hongrois » ; la légèreté de cet équipement se pliait mieux au caracolage du cheval.

On voit ensuite des groupes de cavaliers du temps où les rois de Hongrie de la maison de Habsbourg, les empereurs Léopold Ier et Joseph Ier, combattaient contre un parti qui leur était ennemi dans le royaume même et surtout contre le prince de Transylvanie Rákóczy. Dans les deux armées combattaient des hussards; les guerriers en général et aussi les hussards du roi étaient désignés par leurs adver-

saires par dérision, sous le nom de « labancz » alors qu'ils se nommaient eux-mêmes « kurucz », nom qui était la personnification même de cette lutte nationale qu'entourent les rayons éclatants de la légende et de la poésie ; leur souvenir fait encore aujourd'hui battre le cœur de tout patriote, car il évoque toujours la couronne du martyr national.

Quand le parti de Rákóczy eut finalement succombé, ses partisans durent fuir précipitamment à l'étranger où ils trouvèrent un accueil sympathique.

Si les adversaires du roi de Hongrie le combattaient à armes égales, en Hongrie même, hussard contre hussard, à plus forte raison pouvaient-ils le faire au service du roi Soleil; les noms d'un Bercsényi, d'un Esterházy, d'un Paul Déák et autres apparaissent parmi les noms de l'armée française et à la tête de ses hussards ils lui communiquent l'esprit militaire et la tactique de cavalier du hussard hongrois et ses habitudes de guerre.

Ces troupes de cavaliers sauvages encore tout spontanés et originaux dans leurs costumes furent suivis des hussards en uniformes du temps de Marie-Thérèse, qui entourèrent leur reine adorée de tant d'héroïsme et de fidélité.

Ils rencontrèrent aussi, en combattant le roi de Prusse, des adversaires pareils à eux, car les nouveaux régiments de hussards prussiens comptaient plus d'un ancien hussard hongrois, qui n'avaient pu résister à la tentation de servir dans de meilleures conditions. Une sorte d'esprit de condottiere avait pénétré les hussards.

La série se termine par les hussards de Joseph II, Léopold II et enfin ceux de François I[er], à l'époque de la guerre contre la France.

C'est ainsi que l'artiste réussit, malgré l'espace restreint dont il disposait, à donner une description courte, mais précise, des pérégrinations de la cavalerie hongroise et de ses manifestations étrangères; c'est ainsi qu'il réussit également à fixer sur la toile les changements que subit l'esprit de cette troupe à travers les âges et son passage de l'état fruste du cavalier irrégulier et quasi indompté à la situation du soldat bien discipliné.

Mais son œuvre n'eût pas été complète s'il n'avait pas pensé aussi aux hussards des autres pays auxquels les nôtres ont servi de modèles. Il les plaça au fond comme spectateurs. A la gauche de la première colonne, les Hollandais, Suédois, Danois ; à la deuxième colonne, les Français, Italiens et Espagnols ; à la droite de la troisième colonne, les Prussiens, Hessois, Bavarois, Saxons et Wurtembergeois, et à la quatrième colonne, les Russes, les Polonais et enfin les Anglais. A la tête des hussards étrangers et au milieu d'eux, nous voyons Napoléon I[er] sur son cheval blanc, coiffé du fameux petit chapeau, saluant les cavaliers hongrois

qui chargent au premier plan. C'est à lui que la légende prêta les paroles suivantes : « Avec l'infanterie française, l'artillerie autrichienne et les hussards hongrois, je conquerrais le monde entier. »



Hussards hongrois. (xviie siècle.)

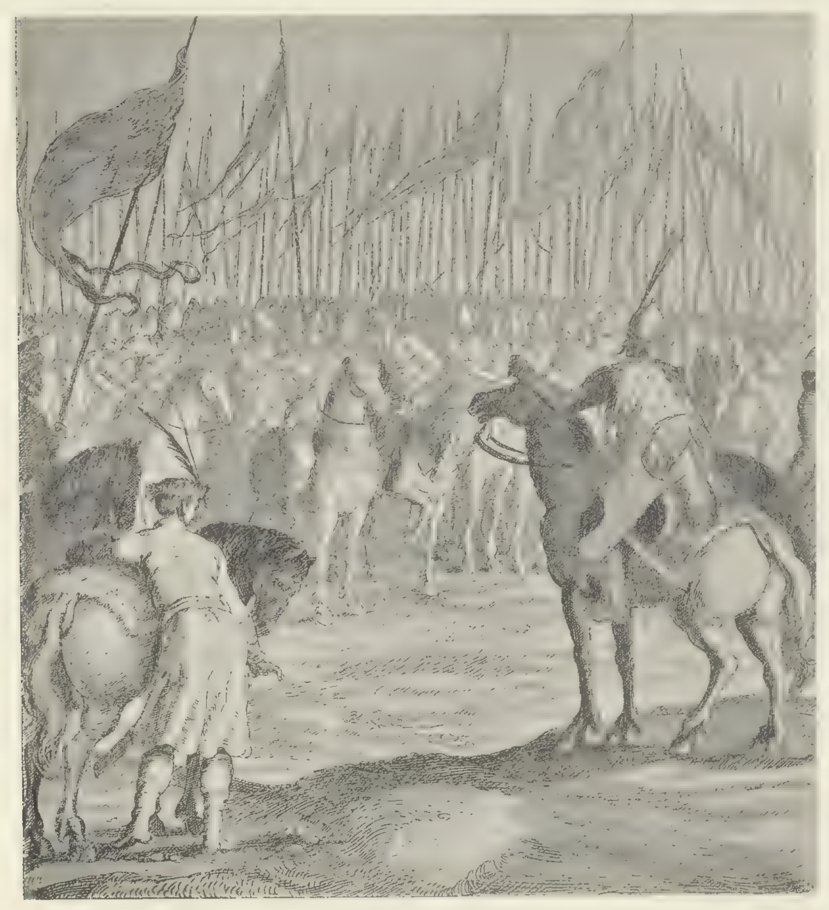
La peinture du second petit mur, due à Paul Vágó, avec la collaboration de M. Ladislas Pataky, représente une attaque des 1er et 16e régiments actuels de Hussards I. et R. et du 1er régiment des Hussards-Honvéd royaux hongrois. Il y traduit avec une vie et une *furia* extraordinaires l'essence même du mouve-

ment militaire et des fougues équestres, de telle sorte que le spectateur croit y être emporté lui-même. Ce tableau sert pour ainsi dire de contour à une baie au fond de laquelle se détache les vitraux en couleurs d'une abside gothique formant un ensemble des plus charmants. Devant la balustrade qui ferme la salle s'élève le buste en marbre du premier hussard du pays, Sa Majesté Impériale et Royale entourée de palmes et de fleurs. Les pilastres du troisième côté de la salle, entre les cabinets en saillie, sont richement ornés d'étendards et de panoplies formées par les armes particulières des hussards. A côté de l'estoc et de la cotte de maille des guerriers du XVI[e] siècle, à côté de la longue, solide et simple hache d'arme du simple cavalier et de la masse d'arme à trois tranchants du capitaine, on nous montre le sabre de hussard, de type recourbé du XVIII[e] siècle, tel que toutes les armées l'ont adopté, ainsi que des sabretaches très caractéristiques, recouvertes d'étoffes différentes avec passementeries et aux initiales des propriétaires des régiments. Il ne manque ni la giberne, ni la bandoulière, ni le shako. La panoplie entière ressort du bouclier triangulaire, décoré de couleurs vives, de la « targe » du hussard du XVI[e] siècle. Les murs des niches en saillie sont recouverts de ces tableaux en couleurs, tirés de la collection de documents dont nous avons parlé au début de ce chapitre.

L'arbre généalogique du quatrième mur nous représente le développement historique du hussard. Il nous montre comment le hussard hongrois procède des cavaliers de l'antique Pannonie, comment cette arme irrégulière devint, à la suite des vicissitudes politiques, le hussard royal, le hussard de Rákóczy, comment et duquel des deux sont issus les hussards des autres nations, comment enfin ce fait s'est produit dans les grands et petits États et à quelle époque.

Regardons maintenant le plafond et les tableaux qui y sont encastrés; nous voyons dix portraits de capitaines célèbres et huit tableaux de bataille. Commençons par la longue muraille qu'orne le tableau principal de Vágó; nous voyons : 1° Sigismond Rákóczy, capitaine de la cavalerie légère de la fin du XVI[e] siècle (d'Alex. Papp); 2° la capture du prince électeur Jean-Frédéric de Saxe à la bataille de Muehlberg, 24 avril 1547, par le hussard Joseph Luka (peint par Em. Révész). Les 1.071 hussards de Nyáry venaient de passer l'Elbe à la nage — les « terribles » comme les appelle une chanson populaire ; ils se jetèrent à l'aveugle sur la troupe des cavaliers saxons et les précipitèrent dans le fleuve ; ceux-ci entraînèrent les fantassins dans leur déroute. La terreur des cavaliers hongrois avait déjà saisi la contrée l'année précédente, car ceux-ci apparaissaient pour la première fois à la bataille d'Adorf, dans le centre de l'Allemagne, à la Toussaint de l'année 1546, et y

avaient répandu l'épouvante : « *Magna fuit in vicinis locis trepidatio* », écrit un chroniqueur, « *quam augebat hostium crudelitas et Ungarorum antea in Germania non*



HUSSARDS HONGROIS. (XVIIe SIÈCLE.)

« *visorum apparatus. Quod enim ob armaturam suam horribilem præbeant viden-*
« *tibus speciem, multi eos non secus, atque si Turci ipsi adessent, execrabantur.* »

L'électeur se défendit si vaillamment contre son agresseur, nous dit-on, que Luka fut forcé de le blesser. C'est alors seulement que Jean-Frédéric se rendit, et comme signe remit au hussard son épée avec son fourreau en argent repoussé. Charles V fit plus tard don au héros d'une chaîne en or et le nomma « eques aureus ».

3. Jean Bottyán, capitaine de hussards du commencement du XVIIIe siècle; nous le retrouvons bientôt chef aventureux des Kurucz à cheval de Rákóczy et plus tard recruteur breveté pour un régiment de hussards équipé pour le Saint-Empire romain.

4. Les kurucz d'un partisan de Rákóczy, Eméric Bezerédy prennent, sous le commandement de Bottyán, nommé ci-dessus, les retranchements des Impériaux à Sopron, à la bataille du 18 août 1706 (3 et 4 de Victor Krenner).

5. Le célèbre général de cavalerie Pierre Koháry. (De Jules Tury).

6. Les hussards français du 8e régiment, sous la première république, s'avancent sur le Zuyderzee, gelé, pour s'emparer de la flotte hollandaise, prise subitement dans les glaçons du Texel à Niewediep, et composée de 15 vaisseaux de guerre, deux transports et un certain nombre de chaloupes, le 23 janvier 1795.

Le maréchal Soult en a fait là, bien à tort, un exploit historique qui est devenu légendaire. (Peint par Adolphe Barsi).

7. Le général des hussards français, comte Nádasdy, 1708 (de Joseph Karvaly).

8. Une troupe de hussards prussiens présentent à leur colonel Belling, le lieutenant de hussards suédois Gebhard de Bluecher, fait prisonnier à Sukow, qui devait devenir plus tard leur chef et un capitaine célèbre, 29 août 1760. (D'Édouard Komlossy).

9. Joachim Hans de Ziethen, dont les actions d'éclat, à la tête de ses hussards prussiens pendant la guerre de Sept Ans sont inoubliables, le second père des hussards prussiens, comme on le nomme. (D'Eméric Révész).

10. Le comte Ladislas Bercsényi, partisan de Rákóczy, qui prit, après sa chute, du service dans le régiment de hussards français Rátky, 1712. En 1720 il obtint un brevet de recruteur pour un régiment de hussards qu'il forma, à Constantinople, de compatriotes vivant en exil et qui porta glorieusement son nom jusqu'au commencement de la Révolution française : c'est le régiment n° 1 des hussards. (D'Édouard Komlossy).

11. Les hussards saxons délivrent en 1812, à Wolkowycze, leur colonel des mains des Cosaques. (De Jules Tury).

12. Andreas, comte Hadik, le célèbre chef de hussards de l'armée de Marie-

Thérèse qui, le jour de la fête de sa souveraine, le 15 octobre 1756, s'empara de Berlin avec 3.000 hussards, sur les derrières de Frédéric II de Prusse et y leva une contribution de 300.000 thalers. Il prit 6 drapeaux prussiens et deux douzaines de paires de gants de femme, ornés aux armes de la ville, qu'il envoya chevaleresquement à sa souveraine. Au bout de 24 heures, il dut quitter la ville, car Maurice de Dessau s'avance avec de grandes forces pour la délivrer (d'Alex. Papp).



Hussards de l'armée de l'Électeur de Bavière (1688)

13. Joseph, baron de Simonyi, passe la Thaya (1809) à la tête de ses hussards, sur un pont brûlant qu'il défend jusqu'à ce qu'il s'écroule. (D'Edmond Tull).

14. Portrait dudit Joseph, baron de Simonyi, mort en 1832. Le peuple hongrois l'avait surnommé le plus héroïque des hussards. (De Joseph Karvaly).

15. Un des exploits fameux des hussards hollandais, leur attaque contre l'armée française, à Oudenarde, en 1815. (De François Rosenmayer).

16. Portrait du prince Joachim Murat, plus tard roi de Naples, qui avait commandé avec tant d'éclat les hussards dans l'armée de Napoléon Ier. (D'Édouard Komlossy).

17. Représentation d'une scène populaire chronologiquement plus récente

que tous les sujets exposés : une revue sur le célèbre champ de manœuvre de Vienne, la Schmelz, 13 septembre 1845.

Jean David, hussard du régiment du czar Nicolas, en train de charger, se penche sur sa selle jusqu'à terre et soulève un enfant qui, en courant, allait se jeter sous les hussards au galop : par sa présence d'esprit, il sauva cet enfant qui eût été foulé sous les pieds des chevaux. (De Géza Udvary).

18. Portrait du célèbre chef des hussards espagnols Palarea. (D'Édouard Komlossy).

Là où la place et les circonstances le permettaient, il y avait encore de petites peintures à l'huile de temps plus anciens, placées aux murs et qui représentaient des portraits de chefs de hussards nationaux connus, la plupart du temps des familles Esterházy et Pálffy, ou des scènes de la vie en campagne des hussards et surtout des kurucz.

Dans toute la salle, répartis dans les angles et sur les piliers, nous voyons des étendards et des drapeaux de régiments de hussards ou de « Banderiums » (milices territoriales) tout ornés de soies aux mille couleurs ; presque tous avaient vu les champs de bataille et des hussards étaient tombés près d'eux pour l'honneur de la patrie et de leur arme.

Nous devons encore donner un regard à deux vitrines, les seules, dans cette salle. L'une au mur d'entrée renferme : deux décrets dont le contenu est le même et qui sont de la même année, pour le même guerrier et délivrés cependant par deux partis ennemis : ce sont des lettres patentes de l'empereur Léopold Ier et du prince Rákóczy pour Bottyán, désigné plus haut ; en outre, un rescrit de Louis XIV au prince François Rákóczy (1704) et des lettres patentes du premier pour un capitaine de hussards en 1706.

La seconde vitrine nous offre une collection de créations de l'industrie artistique et populaire telle qu'elle résulte de l'histoire. Le hussard s'était tellement enraciné dans la conscience du peuple hongrois, il était tellement la chair de sa chair et le sang de son sang que le peuple ne pouvait plus s'en passer, même dans les objets usuels de la vie journalière, tels que l'armoire d'apparat de la plus belle chambre des maisons les plus distinguées. Le hussard devenait un élément décoratif.

Sans doute les brillantes couleurs de son uniforme y sont pour beaucoup, et l'art industriel, qui se préoccupait vivement de la couleur, aima à les reproduire très souvent.

Les deux raisons que nous venons de donner sont sans doute les causes

déterminantes de l'adoption du hussard, comme motif de décoration, par l'art industriel en dehors de la Hongrie, sitôt que le hussard s'introduisit dans l'armée des divers pays.

Notre vitrine réunit ainsi à côté d'assiettes d'étain, de brocs, de pots et de carreaux de poêle en faïence, des verres à boire et flacons de cristal, pipes en écume de mer, des flambeaux en corne et statuettes en bois de l'industrie nationale, les biscuits de porcelaine, et les plus belles statuettes des manufactures de Ludwigsbourg, Meissen, Hoechst, Berlin et Sèvres; toutes reproduisent avec des variantes diverses le hussard comme motif de décoration. Nous le rencontrons même comme modèle en bois pour les pâtisseries qui faisaient les délices et la friandise des enfants du Wurtemberg et de Wurzbourg, et même des Alpes; en Suisse — on ne put malheureusement pas le voir à Paris — au Musée de Zurich, il y a un magnifique poêle en faïence, il a été exécuté dans le canton d'Argovie en 1742 : ses carreaux éclatants de blancheur sont ornés de scènes de la vie des hussards tracés en bleu; on trouve une décoration semblable, mais un peu plus ancienne, peinte à fresque, dans une petite pièce d'angle, au château de Ludwigsbourg en Wurtemberg.



Hussard hollandais (1745)

C'est ainsi qu'on avait réuni dans la salle d'honneur du pavillon historique de la Hongrie, dans la rue des Nations, ce qui pouvait contribuer à glorifier et fêter le hussard soit dans la patrie, soit à l'étranger. On tenait à célébrer une institution qui, bien que née sur le sol hongrois, s'est étendue à tous les pays de l'Europe qui connaissent la guerre, en gardant son esprit et son originalité, et on comptait

bien qu'elle serait comprise par tous ceux dont le cœur bat pour la gloire et la grandeur de leur armée nationale.

On célébrait dans un palais national une institution internationale. Qu'il nous soit donc permis, comme conclusion à ces pages, de présenter au lecteur bienveillant qui nous a suivi jusqu'ici, un court aperçu historique sur l'origine et le développement des hussards hongrois, et la manière dont ils ont donné lieu à ceux des autres pays.

Hussard prussien « tête de mort ». (XVIIIe siècle.)

Sur le cheval rapide et léger, les peuples d'Árpád avaient conquis la Pannonie; après l'avoir conquise avec lui, ils l'ont défendue en tous temps avec lui. Il fut le symbole de leurs victoires. Moitié Dieu, moitié outil, le cheval est devenu indispensable au Hongrois.

Quoi d'étonnant à ce que l'esprit cavalier se gravât d'une manière ineffaçable dans ce peuple ! Quoi d'étonnant qu'à côté du chevalier occidental du Moyen Age lourdement cuirassé — l'archer à cheval, armé légèrement, ne disparût jamais dans l'armée de la Hongrie. Et plus tard quand les Turcs Osmanli se répandirent en Europe et que l'on se trouva sur le champ de bataille face à face avec leur cavalerie légère, leur spahi, adversaire de même sorte, une cavalerie souple et agile devint d'autant plus une nécessité. Elle pouvait se mesurer plus certainement que toute autre avec les hordes sauvages de l'envahisseur. C'est ce que le roi Mathias Corvin avait prévu longtemps à l'avance. Il donna d'abord à cette cavalerie une solide constitution ; c'est pourquoi les hussards le nomment leur créateur. Le nom de « hussard »

vient-il de cette organisation, comme on le pense habituellement, ou bien est-ce un terme emprunté à une autre langue, ce qui pourrait résulter de diverses raisons très sérieuses, c'est ce que nous ne voulons pas trancher ici définitivement. Ce qui est certain c'est qu'à la fin du XVe siècle on se sert ordinairement de ce mot pour désigner les cavaliers hongrois.



Hussard prussien du règne de Frédéric II

Nous le rencontrons pour la première fois, écrit, dans un document de l'année 1449. Il fut rapidement connu des habitants des pays voisins, vers l'Occident, où ceux qui le portaient furent conduits par la politique expansive de leur roi victorieux. On se sert déjà çà et là de ce léger équipement étranger; l'esprit humain s'attache si vite à ce qui est nouveau.

Nous lisons avec étonnement que la ville de Judenburg en Styrie envoya à la frontière, à la rencontre de son seigneur d'alors, le prince évêque Georges III de Bamberg, en 1521, pour le recevoir, 12 citoyens, montés, vêtus et équipés en hussards. A la cour princière de Bamberg même, ce n'est qu'au XVIIIe siècle que le hussard apparaît sous l'uniforme, plus éclatant que guerrier, d'un garde du corps.

Avec l'extinction de la dynastie nationale en Hongrie et l'avènement des Habsbourg au trône de Saint-Étienne, le hussard devient, au milieu des guerres constantes auxquelles les souverains de cette maison étaient contraints, un élément durable et sérieuse de leur armée. Nous avons parlé plus haut déjà de leur apparition sur les champs de bataille de l'Europe centrale. Il en fut ainsi dans les

époques de guerre que furent les XVIe et XVIIe siècles. Ceux-ci ayant été remplis par les guerres contre le Croissant et ces guerres ayant eu lieu sur le sol national de la Hongrie, c'est ici que nous trouvons généralement le hussard le plus engagé. Ses exploits ajoutent des lauriers à sa couronne. On parle de lui jusqu'en Occident. Toute feuille, toute chronique qui paraît chante ses louanges. Il est l'objet des rapports des ambassadeurs étrangers à la cour de l'Empereur ; il défraye les petits mémoires.

Pour nous donner une idée du hussard d'alors, écoutons les sources contemporaines ; voici ce qu'écrit par exemple l'orateur vénitien Aloyse Mocenigo.

« Ces Hongrois ont acquis la renommée de soldats courageux et, d'après ce que j'ai entendu, César a dit qu'il n'était plus possible de faire la guerre sans une troupe d'entre eux ; ces Hongrois dorment sur la terre nue en se couvrant seulement avec la targe. »

Écoutons ce qu'écrit sur leur compte le chroniqueur Girolamo Faleti : « Leurs lances sont vides en dedans et d'une longueur égale aux nôtres, mais généralement plus grosses du bas. Ils les manient, en même temps que des targes en forme d'aile, avec une adresse incomparable. Ils portent des casques sans visière et ont en place un nasal de la longueur d'une palme et le tiennent en haut jusqu'à ce qu'ils aient attaqué avec la lance. Mais quand ils en viennent au corps à corps et doivent se servir du cimeterre ou des marteaux pour en donner des estocades, ils se servent généralement du nasal, ils le lèvent pour défendre leur visage. Le reste du corps est désarmé. Ils ont parfois des cottes de mailles, mais se servent rarement de cuirasse ni d'aucune autre arme défensive. Ils agissent ainsi à cause du long vêtement qu'ils portent et qui s'accommoderait mal d'armes lourdes au-dessous de ce vêtement qui descend jusqu'aux pieds, ou ils seraient gênés pour descendre de cheval quand cela est nécessaire et ne pourraient supporter le poids de leurs chaussures qui sont comme des demi-bottines ou brodequins ferrés des deux côtés, mais surtout par derrière, ce qui fait qu'il leur est plus commode de tenir le pied recourbé en arc. La manière de combattre de ces soldats est qu'au commencement ils assaillent avec une grande impétuosité et prennent contact avec beaucoup d'audace ; mais ils ne se tiennent pas bien dans le rang et combattent espacés l'un de l'autre. Et si par aventure ils sont battus, ils ne jugent pas chose honteuse de s'enfuir de leur propre mouvement. »

Un mot sur cette lance qu'on appelait autrefois « copia ». Elle était longue de 3 à 6 mètres, de bois flexible, creux à l'intérieur, avec une petite pointe de fer. A l'autre extrémité flottaient de petits drapeaux multicolores. A raison de ce creux

intérieur, elle se brisait facilement, ce qui était voulu. Car après la rencontre avec l'adversaire, quand la lance l'avait frappé et jeté à terre, elle devait se briser, faute de quoi elle aurait jeté le hussard à bas de sa selle. Dans l'attaque vive au galop, le cavalier laissait tomber la copia une fois brisée et se battait au sabre.

La conséquence de ceci est que les voitures qui suivaient les troupes portaient une provision de bois de lances.

Tel était le hussard à tous les points de vue, et ce que nous disons du cavalier du XVI[e] siècle peut aussi se dire de celui du XVII[e]. L'armement se modifie bien un peu ; le bouclier et la lance changent dans une certaine mesure. La carabine apparaît à la selle, la paire de pistolets dans les fontes, alors que se maintient encore, à côté du sabre, l'estoc, une arme piquante, particulière au hussard : une épée de 100 à 180 centimètres de long avec des sections bi- ou tri-angulaires se terminant en pointe fine, la lame en excellent acier. On s'en servait pour frapper la poitrine cuirassée de l'adversaire ; ensuite le cheval faisait volte-face, s'enfuyait au galop avant que l'adversaire ait pu lever la main pour parer.



Hussards russes 1763

Le ponté n'est pas fermé afin que le cavalier pendant l'attaque, au cas où pendant le heurt l'arme s'embarrasserait dans l'armure de l'adversaire, puisse échapper plus facilement. Au moyen de cet estoc pointu le guerrier pouvait frapper plus sûrement entre l'armure ou plutôt entre les mailles de la cotte de mailles, que cela n'aurait été possible avec la lance dont la pointe était plus large.

Quand on ne se servait pas de l'estoc, il était fixé à la droite du cheval, au-dessous de la housse. Cette arme disparut à peu près en même temps que la cuirasse. Le sabre sans coquille un peu recourbé au bout, du XVI[e] siècle, au moyen de la

branche ouverte, reçoit le ponté ouvert de l'estoc pour protéger la main. Il se distinguait par là visiblement de toutes les autres armes tranchantes semblables. Au XVIIIe siècle, la branche du sabre se ferme à la poignée et l'on voit apparaître les différentes sortes de sabres qui sont généralement connus.

La couleur des vêtements est encore arbitraire et l'uniformité n'existe que dans la coupe. Les particularités les plus marquantes de l'habillement sont un bonnet en fourrure, recouvert en drap multicolore (Kucsma, Kalpak); il couvre la tête du hussard et est orné de plumes d'aigle qui varient suivant le grade de celui qui le porte. Le haut du corps est couvert d'un vêtement de drap vert, rouge et surtout bleu, avec de courts pans, le dolmány ou l'attila, c'est la veste du XVIIIe siècle. Le corps est garanti en outre contre les intempéries de la température par un manteau en drap brun, rouge, vert ou bleu, souvent paré et bordé de fourrure. La variété de son aspect est une des particularités remarquables de cette partie du vêtement. Nous lisons, et du reste les gravures nous le confirment, que le hussard portait sur ses épaules, suspendue, une peau de loup ou de mouton. Des images du XVIIe siècle nous le montrent de nouveau avec son manteau à demi longueur autour des épaules, comme le portent les paysans hongrois, et appelé *szür*. L'agrafe qui ferme ce manteau ou cette fourrure — le *mente* — s'appelle *mentekötö*. La marque caractéristique des officiers est une pelisse de renard ou même une peau



Officier de hussard wurtembergeois (1770)

de panthère. Nous voyons que la fantaisie a libre accès ici. Le dolmány et la pelisse sont les pièces principales sur lesquelles il était possible d'appliquer toutes les variétés de la passementerie ; les modifications que ces pièces subissent plus tard peuvent leur donner un caractère artistique. Une culotte étroite recouvre les jambes. Des chaussures de la couleur naturelle, jaune, du cuir, plus tard teintées en noir ou en rouge avec de larges éperons, recouvrent les mollets et les pieds. Une longue cravate à simples nœuds entoure le cou. Il faut encore citer comme attribut, la ceinture qui, dans l'origine, entourait simplement la taille, et plus tard, quand elle fut devenue l'insigne du service, montra de nombreux enlacements qui firent qu'elle devint un champ d'essais pour l'art du tailleur ou du passementier, ainsi que la sabretache, originairement en simple peau et plus tard en drap et portée d'une manière si caractéristique sur l'épaule droite. Nous en dirons autant pour la chabraque placée originairement sur le bois de la selle et qui plus tard, faite en drap, fut placée sur le dos du cheval, fournissant un champ très favorable à toute espèce d'ornementation. Que la hiérarchie militaire s'exprimât aussi dans la finesse des matières de l'équipement, dans la qualité du drap, de la pelisse, du métal des boutons et dans leur nombre, et plus tard surtout dans la multiplicité des passementeries, c'est chose connue et qui du reste vient d'être démontrée par les gravures ci-jointes.



Hussard hongrois (1773)

Avant d'aller plus loin dans la suite de notre récit, il nous faut, pour satisfaire la curiosité, donner encore une description du hussard hongrois telle qu'elle est sortie de la plume d'un écrivain de l'Occident au moment de la diffusion de nos

troupes — publication qui parut à Londres en 1742 — et qui, bien qu'un peu exagérée, intéressera néanmoins nos lecteurs.

La voici :

« Les hussards hongrois sont de bonne taille et leur air est tout à fait martial. Ils sont élevés à la manière des anciens Lacédémoniens, c'est-à-dire très durement. Dès leur première jeunesse, ils sont exercés à manier le sabre et ils sont extrêmement adroits. C'est aussi leur arme favorite. Leur habillement est un bonnet fourré orné d'une plume de coq (les officiers portent une plume d'aigle ou de héron), un pourpoint avec des culottes auxquelles des bas sont attachés et des bottes, mais la plupart en cuir naturel. Le coussin de selle qui n'est que de bois leur sert de coffre-fort et d'oreiller, et ce n'est pas sans raison ; car le maître étant tué, le cheval, qui est dressé à ce manège, cherche d'abord à regagner ceux de son pays. Les maîtres et les chevaux sont, en cas de disette, aussi frugaux les uns que les autres et ne pouvant pas mieux faire mangent des racines et des feuilles d'arbre. Si le maître a du pain, il le partage avec son cheval. Les armes des hussards sont le sabre dont on vient de parler, une carabine et des pistolets. Ils donnent eux-mêmes le fil et la trempe à leurs sabres, mais les officiers ont des sabres damasquinés qu'ils tirent de chez leurs voisins les Turcs. Ils ne sont pas moins habiles à manier les armes à feu. On les a vus mettre pied à terre et faire tout le manège des dragons les mieux disciplinés.

Les vieux régiments de hussards combattent même contre la cavalerie régulière avec toute la valeur et toute la fermeté imaginables. Avant d'attaquer ils se tiennent couchés sur le col de leur cheval, et tellement serrés qu'on ne peut jamais reconnaître leur force ; mais étant venus à la portée du pistolet, ils ouvrent leurs rangs avec une extrême vitesse et attaquent si vivement l'ennemi de tous côtés qu'il faut y être accoutumé pour ne point perdre contenance. Lorsqu'il s'agit de se retirer, leurs chevaux sont si ardents et si infatigables, leur équipage est si léger, et ils sont si bons cavaliers qu'aucune cavalerie ne peut les atteindre. Ils franchissent les fossés et traversent les rivières à la nage avec la même facilité.

La discipline militaire des hussards est très rigoureuse et les contrevenants sont punis sévèrement ; et si la gravité du cas l'exige, on les sabre sur le champ et sans forme de procès. A cet égard ils pourraient servir de modèle à toutes les nations de l'Europe.

Outre leur propre langue, les Hongrois savent le latin et le parlent tous, la plupart très couramment » (!).

C'est ainsi que le hussard servit dans l'armée de Wallenstein où il était connu bien à tort sous le nom générique de Croates. De même dans l'armée du Saint-Empire romain dans ses guerres contre les Suédois, les Français et les Turcs.

Nous trouvons les hussards de Forgách engagés à la bataille de Breitenfeld (1631), comme à celle de Lutzen (1632) et une « lettre de remerciements » impériale rend hommage à leur tenue héroïque dans la guerre contre les Suédois. Les hussards de Lengyel, Balassa et Könyárdi combattirent sous Piccolomini et Colloredo dans le Haut-Rhin et en Lorraine, en 1655-6, et il en fut ainsi pendant la guerre de Trente ans et ainsi en Hongrie, pendant la grande lutte des peuples occidentaux contre le Croissant jusqu'à l'expulsion de ce dernier.



HUSSARDS RUSSES (1775-1796)

Nous savons déjà comment les hussards royaux se rencontrèrent contre les hussards de Rákóczy, pour désigner avec ce nom toute la guerre d'indépendance de la Hongrie de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècle, et nous savons aussi comment Louis XIV engagea dans son armée les échappés de cette lutte : c'est le moment décisif, où l'histoire de notre troupe prend une tournure grave en ses conséquences. Elle cesse d'être purement nationale.

Il y a là une coïncidence avec le moment où leur organisation fut profondément modifiée.

Jusque là les hussards avaient été presque un corps franc, une troupe presque irrégulière. Ils constituaient le fonds même de l'insurrection régularisée. On les levait au moyen de l'engagement des milices et après la fin de la campagne, souvent au bout de deux ou trois mois, suivant les termes des ordonnances, ils étaient licenciés. Maintenant ils allaient recevoir une organisation solide et durable.



Officiers de hussards français (1780)

Le 10 décembre 1688, jour où l'empereur Léopold Ier délivre au major général Adam comte Czobor, par lettre patente, une commission pour lever deux régiments de hussards de 1.000 hommes chacun, est le jour de naissance des régiments de hussards nationaux réguliers et aussi indirectement de ceux des autres pays.

Les guerres continuelles nécessitant de nouvelles troupes, après les régiments de Czobor on créa, en 1696, le régiment Paul Deák de Mihály ; celui-ci fut fait prisonnier à la bataille de Casale contre les Français et découragé par les traitements injustes du gouvernement de Vienne, entra comme volontaire au service français et donna son nom au régiment connu sous le nom de « Poldeak » dans l'histoire militaire française. Ensuite vient la création du régiment Forgách et de quatre autres. Raconter les phases du développement ultérieur des hussards dans notre pays, leurs actions d'éclat et vicissitudes diverses jusqu'à nos jours, ce serait écrire l'histoire des régiments, et ceci excède les limites de ce récit tant pour les hussards nationaux que pour

ceux des autres pays. Nous voulons seulement rattacher cette histoire à celle des armées des pays amis actuels, montrer les liens qui les rattachent aux hussards de notre patrie, et bien fixer la date de la création des régiments de hussards dans les diverses armées.

Tout d'abord et depuis longtemps la *France* suivait avec attention cette troupe étrangère des hussards. Pendant tout le XVIIe siècle, de petites troupes de cavaliers nationaux hongrois y prenaient du service, puis se dispersaient. C'est seulement en 1692 que l'on se décida à les incorporer définitivement à l'ar-



Hussards saxons et officiers (1794)

mée. C'est le baron Croneberg qui en fournit l'occasion en offrant de lever lui-même un semblable régiment. On lui en fournit les moyens; il forma plusieurs escadrons avec lesquels il mena quelques entreprises guerrières.

Les circonstances ne favorisèrent ni son entreprise, ni celle de son successeur Mortani; après la paix de Ryswick, ses escadrons furent définitivement licenciés (1697). La création de Paul Deák (racontée plus haut), pendant la guerre de Succession d'Espagne (1705), n'eut qu'un caractère transitoire, comme quelques autres corps organisés d'une manière analogue : il manquait un bon chef. Il fut trouvé en la personne de Georges Rátky de Salamonfa, qui était arrivé en France chercher la fortune qui l'avait abandonné dans son pays natal.

Nommé par le roi colonel des hussards (janvier 1708), il avait su réorganiser vite ces bandes livrées à elles-mêmes, et son régiment se couvrit de gloire sur les champs

de bataille d'Oudenarde, Malplaquet et Denain. Les échecs de Rákóczy lui procuraient des transfuges en masse. Les listes d'effectifs de la nouvelle cavalerie française nous montrent dans les cadres d'officiers comme dans les effectifs de la troupe un grand nombre des noms hongrois qui, il est vrai, apparaissait francisés : ainsi on lit d'Ersoffy au lieu de Dessewffy, Chepreky au lieu de Csepreghy, Chandory au lieu de Sándory, Chabo au lieu de Szabó.

La politique de Louis XIV ayant finalement amené la ruine des partisans de Rákóczy par ses encouragements et sa protection insuffisante, le roi de France se sentit plus tard tenu à adoucir leur situation puisqu'ils étaient brisés malgré son concours ; en effet, il offrit un asile non seulement à Rákóczy, mais aussi à ses partisans. Louis XIV y trouva son compte. Il fit venir ainsi en France des cavaliers qu'il pouvait employer avec succès dans ses luttes contre la maison de Habsbourg et ses alliés. La durée de la guerre exigeait l'augmentation des régiments de cavalerie. On forma à côté du régiment Rátky, commandé après sa mort par le colonel Lynden, le régiment Bercsényi, cité déjà plus haut ; c'est le dernier chef de ce régiment portant le même nom et fidèle au roi, dans la bouche duquel on met ces paroles à son départ du sol français : « J'étais venu en France avec vous pour servir le roi. Aujourd'hui, la Révolution triomphe ; impossible de remplir ma mission, je retourne en Hongrie. » Puis vint le régiment Esterházy qui eut pour successeur dans le commandement un autre Hongrois nommé David ; il est suivi, à la tête du régiment, des chefs de cavalerie célèbres Turpin, et plus tard Chamborant, noms qu'il ne faut jamais oublier en parlant des exploits héroïques des hussards français. Pour être complets, donnons un souvenir aux noms suivants : Beausobre, Raugrave, Pollerctzky, Ferrary, Royal Nassau, Conflans-Saxe, Valentin Esterházy, Colonel Général, et Lauzun. Ce qu'ils ont fait eux-mêmes, ce qu'ont fait leurs successeurs au temps de la République, de l'Empire et jusqu'à nos jours, comment ils ont su créer et maintenir la popularité du nom des hussards, c'est ce qu'on trouve à toutes les pages dans l'histoire des guerres de la France.

L'œil perspicace du grand Empereur de *Russie* Pierre Ier avait su en même temps que Louis XIV porter son attention sur les hussards et la gloire qu'ils avaient acquise en Europe. Donnant à son armée une organisation moderne, il résolut d'y faire une place à cette troupe. En 1707 il donna à un certain Kizecs Apostok une commission pour lever un régiment de hussards. Nous trouvons ici également des transfuges de Hongrie qui forment la base de ce corps ; nous y voyons aussi des Serbes et des Moldaves. Le régiment fut réduit en 1711 et licencié définitivement 10 ans plus tard. En 1723 un certain Albanez obtint une nouvelle commis-

sion pour la levée d'un régiment de hussards ; mais ni celui-ci, ni les régiments formés dans les 10 années qui suivirent, et avec des effectifs insuffisants, ne se firent un nom dans l'armée russe. Ce n'était pas parmi les meilleurs éléments qu'ils étaient recrutés. On ne leur connaît qu'une action d'éclat, c'est la victoire remportée en 1761 par le lieutenant-colonel Tököli sur le général prussien Kleist. On distingua



Officiers de hussards prussiens. (xviii[e] siècle.)

des régiments territoriaux et non territoriaux. Le deuxième de ceux-ci reçut le nom de régiment hongrois. Parmi leurs colonels on nomme un Sevics et un Preradovics. C'est le gouvernement de l'impératrice Catherine II qui décida le remaniement uniforme de cette arme. L'année 1763 marque le point capital. De ces corps plus ou moins irréguliers furent formés des régiments permanents à organisation durable. Leur nombre fut bientôt augmenté : il varia depuis ce moment jusqu'à nos jours entre 12 et 16. Leur organisation fut semblable ensuite à celle qu'adoptèrent les autres États de l'Europe.

« Au printemps de 1713 », écrit notre source, si nous nous tournons vers le pays

voisin de *Pologne*, « le roi à Varsovie admit au service militaire de la Pologne une section de troupes de nationalité hongroise en service de S. M. le Czar, » aux termes d'une convention signée de trois officiers : le lieutenant-colonel Székelyhidy, le colonel Csérey et le capitaine Pelargus. On avait déjà projeté en 1710 la formation de deux régiments de hussards, mais on n'arriva pas à le réaliser. Un des articles de la convention citée plus haut disait que les hussards devaient être Hongrois



Hussards du 4e régiment de la première république française

d'origine, mais le major et l'adjudant devaient savoir s'exprimer en allemand. Ces Compagnies s'étaient distinguées avec honneur dans la campagne de Poméranie, au siège de Stralsund et dans la lutte contre les Confédérés. Après la pacification et la réduction des armées, elles furent licenciées en 1718. C'est pendant les guerres avec la France que nous retrouvons et pour peu de temps le brillant uniforme des hussards polonais.

Il ne faut pas oublier qu'au XVIe et au XVIIe siècle la Pologne créa un corps de cavalerie qui ressemblait extérieurement aux hussards et qui, par son équipement et sa ressemblance avec ceux-ci, donna lieu à des erreurs et de fausses appré-

ciations ; mais comme ils n'ont rien de commun avec nos troupes, je ne crois pas devoir insister davantage sur ce point. Ils apparaissent sous le nom de Towarsik et entrent plus tard aussi dans l'armée prussienne.

Dans les autres pays du Nord, le hussard fut également introduit mais d'une façon très modeste.

Six hussards déserteurs de l'armée russe, dont cinq Hongrois, se présentèrent un matin du mois de juillet 1742 à l'armée *suédoise* en Finlande et demandèrent à être engagés. Le commandant demanda au Comité de la guerre, et celui-ci au Conseil d'État et au roi ce qu'il fallait en faire. Par hospitalité on ne voulut pas les évincer et on se demanda si l'on ne pouvait pas s'assurer leurs services : on manquait du reste de ce genre de cavalerie légère ; cependant de nouveaux hussards déserteurs se présentaient ; finalement, il est vrai, un an après, parut l'ordonnance qui prescrivait la formation d'un corps de hussards en Suède. La capitulation fut signée le 27 septembre 1743. Sur la liste des effectifs nous trouvons à côté de Serbes, Macédoniens et Valaques des noms appartenant à la couronne de Saint-Étienne comme Szipós, Kecskés, Balog et Kubitza qui attestent la présence d'hommes de cette nationalité, d'une manière suffisante. La fin de la guerre et la difficulté de maintenir dans le pays des soldats étrangers et libertins amenèrent la fin prompte de ce corps. Le licenciement eut lieu dès 1744 ; mais l'esprit de ce corps ne périt pas. Déjà pendant la guerre de Sept ans (1758) parut une ordonnance prescrivant la formation d'un corps de hussards de 200 hommes tout d'abord, et un deuxième ordre qui portait ce nombre à 1.000.



OFFICIER DE HUSSARDS POLONAIS (1810)

Ce régiment devaient se recruter dans le pays; mais uniforme, armes, selle et harnachement devaient avoir les caractères familiers au hussard. En 1761 ce régiment fut divisé en deux régiments : jaune et bleu. Leur nombre et leur force changèrent avec le temps; mais jusqu'à nos jours l'uniforme orné du hussard brille sur le lac Mélar comme dans la Scanie et dans le Småland.

C'est aussi au temps de la guerre de Sept ans que les régiments de hussards sont créés au *Danemark*. L'année de leur naissance est 1762 : « Comme les troupes « légères manquent à l'armée, dit laconiquement un rapport, on créera au prin- « temps de cette année un régiment de hussards de 6 escadrons. » Les autres régiments de cavalerie et les régiments d'infanterie recrutés devaient fournir des hommes ayant déjà servi comme hussards à l'étranger. Ce genre de troupes fut maintenu et suivit pour son organisation et son uniforme les vicissitudes des hussards dans les autres pays.

Si nous revenons à l'Europe centrale, à côté de leur patrie la Hongrie et de leur pays d'adoption la France, c'est en *Allemagne* que les hussards prirent une grande extension.

Comme les contingents de toutes les parties de l'Allemagne combattaient toujours dans l'armée de l'Empereur, ses princes eurent l'occasion de connaître ces troupes et leur originalité. Max Emmanuel de *Bavière* avait été convaincu par son expérience personnelle de l'utilité pratique de leur emploi, pendant la guerre contre les Turcs en Hongrie méridionale. Par lettres patentes du 2 janvier 1688 il donna au colonel Lidl de Borbula une commission pour la levée d'un régiment semblable. Ce prince si profondément artiste a donné à la postérité une histoire en couleurs, pour ainsi dire, de la vie des camps et des batailles auxquelles a assisté ce régiment, dans son château de Schleissheim, par le pinceau des maîtres Amigoni et Beich, dans une série de fresques. On y trouve un souvenir unique en son genre de nos troupes.

La revue de Baja du 17 juin de la même année nous montre parmi les officiers supérieurs et parmi la troupe, seulement des Hongrois : beaucoup d'entre eux avaient servi sous les Kurucz de Tököly.

Après la chute de Belgrade, le régiment fut licencié. Toutefois, en 1704-1705, apparaît dans l'armée bavaroise, sous le colonel comte Locatelli, un nouveau régiment qui se rendit célèbre par ses actions d'éclat pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Quand il fut licencié, une partie de ceux qui le composaient entra au service des Pays-Bas, comme plus tard pendant la guerre de la Succession d'Autriche les régiments Laschansky et Ferrari, créés en Bavière (1742) et qui,

sous les ordres de ces deux et de leur successeur Frangipani (1744), rendirent des services signalés. Le corps de hussards Piosasque et le corps Eynatten existant depuis 1731 dans le Palatinat avaient un caractère de gendarmerie. Nous ne devons pas passer sous silence les deux régiments de hussards créés en Bavière, en 1813, au moment de l'effervescence populaire dans la guerre pour la liberté. Ils ne vécurent que jusqu'en 1822; leur entretien était trop coûteux pour les mauvaises finances de la Bavière. On perdit ainsi une troupe courageuse qui s'était montrée digne de ses camarades.



CAPORAL DU 10e RÉGIMENT DE HUSSARDS ANGLAIS 1813

La *Prusse* est l'État de l'Allemagne qui admit presque le dernier les hussards dans son armée, mais elle le fit avec d'autant plus d'intensité, et en transforma successivement le caractère afin de lui donner finalement son empreinte particulière. C'est Frédéric-Guillaume qui a créé cette organisation militaire de fer qui devait être un jour la base de la grandeur de sa maison et de son pays. Le hussard devait y trouver place également. Les commencements furent modestes : on prit davantage l'uniforme que l'esprit de ce corps.

Par un rescrit du 21 mai 1721, le roi prescrivit au lieutenant général de Wuthenow la formation d'un corps de hussards. C'était un faible escadron formé de Valaques polonais habillés en hussards, qui fut matriculé à Tilsit le 11 novembre de la même année. Réuni, après la mort de Wuthenow, au régiment Dockum, il reçut, comme nouveau commandant, Bronikowski. Sous ses ordres et jusqu'à la mort du roi, son effectif augmenta d'une manière constante. Nous entendons parler des hussards de la Garde du corps et du corps des hussards prussiens ou hussards de Bronikowski.

Le créateur des hussards prussiens mourut le 31 décembre 1740. Bientôt le nouveau roi entama sa longue lutte contre la jeune souveraine du pays voisin, guerre qui menaça d'être la répétition de la grande guerre du XVIIe siècle. L'esprit vif de Frédéric II devait comprendre l'importance des hussards en campagne tout aussi bien que l'utilité qu'il y avait à les posséder pour combattre l'ennemi avec des troupes de même nature que les siennes. La conduite du chef des



Hussards du 1er et du 2e régiment bavarois (1813-1822)

hussards des Gardes du corps, Joachim Hans de Ziethen, à Rothschloss, le 17 mai 1741, lui avait enseigné à qui il devait donner ce commandement. Il trouva en lui l'artisan qui devait « hussardifier » sa cavalerie ; c'est sur son modèle que se sont formés les principaux chefs des hussards de l'armée prussienne : Seidlitz, Malachowski, Kleist, Belling, Ruesch, Moering et Blücher. Nommer ces chefs, c'est nommer ceux qui ont rendu impérissable la renommée des hussards prussiens. Mais revenons à Ziethen. Le premier régiment était formé : il avait son chef ; il lui fallait des officiers, des hommes, des chevaux. Tout cela pouvait se trouver sans doute dans le pays, mais au début il eût été à souhaiter de tirer ces élé-

ments du pays d'origine de cette troupe. On commença donc à recruter des hussards hongrois et des chevaux appropriés, comme nous le lisons partout où il est question des guerres de Frédéric II et surtout de la guerre de Silésie. L'ambassadeur de Prusse à Vienne, le comte Dohna, et le colonel de Bohnstedt, qui avait pris part comme volontaire à la campagne de Bavière, furent chargés de recruter des officiers de hussards hongrois. Un regard jeté sur les listes des effectifs des régiments de hussards prussiens montre que leurs efforts furent couronnés de succès. Les noms de Ruesch, de Transylvanie, le chef héroïque des hussards noirs, Székely, Köszeghy, Keresztury, Szerdahelyi, etc., sont là pour l'attester aussi bien que la nomination au poste de commandant de régiment d'un Halász de Dabas ou de Pierre de Györy (ou Dieury, comme on l'écrivait d'une manière si singulière à la française).



Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse,
comme chef du 10e régiment de hussards hongrois (1814)

Leurs brillants faits d'armes parmi l'armée prussienne montrent que le roi de Prusse avait vu juste. Mais bientôt l'élève égala le maître, et la conduite glorieuse des hussards prussiens, dans la seconde moitié du siècle, leur a valu de la gloire ainsi qu'à leur patrie. Et aujourd'hui le hussard prussien n'est pas une figure moins populaire, de la Poméranie à Bonn et de Breslau en Westphalie que le hussard hongrois chez lui.

Comme la Prusse, les autres États allemands du Saint-Empire romain souhai-

tèrent aussi au XVIIIe siècle de voir ces troupes élégantes entrer dans leurs armées. Et si ce n'était pas toujours le sens militaire, des motifs de stratégie qui poussaient à cette introduction, c'était le goût qu'on portait à leur uniforme aux brillantes couleurs qui leur ouvrait une porte hospitalière.

Le *Wurtemberg* créa en 1735 un escadron de hussards du corps qui fut transformé en 1758 en régiment portant le nom de Gorcy, plus tard Browinghausen. Sa marche courageuse à travers l'Elbe lui a élevé (ils traversèrent ce fleuve en nageant) un monument durable même après son licenciement en 1798.

Le margrave Louis-Guillaume de *Bade*, le glorieux vainqueur de Slankamen contre les Turcs, en 1691, avait recruté de nombreuses troupes de hussards. Après la fin de la campagne et leur licenciement, il y en a qui le suivirent dans son pays, l'Allemagne du Sud, hôtes dont on se serait passé. C'est contre eux, du moins contre ceux qui n'avaient pas de papiers, que fut rendue l'ordonnance de Steppach de 1695. C'est seulement 68 ans plus tard que nous retrouvons en Bade un nouveau corps de hussards. Sa destination est de faire la police du pays. C'est en 1806 qu'il reçut une destination militaire : il fut augmenté et transformé en régiment désigné pour combattre dans les rangs de l'armée de Napoléon. Il trouva une fin glorieuse dans l'attaque d'un carré russe le 28 novembre 1812.

Le corps de hussards organisé par le duc Ernest-Auguste de *Saxe-Weimar* déjà en 1728, et formé de cavaliers hongrois, avait été créé originairement avec une destination guerrière, mais finalement fort réduit, il dut se contenter du service de la police de la cour et du pays. Ils se sont du reste maintenus jusqu'à présent, et d'un air tout à fait patriarcal leurs successeurs font les cent pas sur la grande place de Weimar.

A *Cassel* nous rencontrons dès l'année 1706 un corps de hussards que le landgrave avait levé au mois d'août de la même année. On nous apprend que Paul de Bánffy était capitaine et Adam Kisfaludy lieutenant. Au bout de quatre années d'existence le corps fut licencié ; il ne reparut qu'en 1744. En 1787 on en fit un régiment de hussards. Nous trouvons au XIXe siècle sous Napoléon les hussards de Westphalie et plus tard enfin deux régiments de la Hesse électorale.

Hesse-Darmstadt possédait depuis 1763 un corps de hussards dont le commandant avait fait partie autrefois du célèbre corps de hussards de Luckner ; c'était un corps de gendarmerie qui fut transformé en 1805 en dragons territoriaux. Ce corps était bien peu digne d'intérêt au point de vue militaire ; on doit songer d'autant plus à la magnifique bibliothèque militaire réunie par le fondateur de ce corps, le landgrave Louis IX, et augmentée par ses successeurs. C'est une vraie

mine pour l'étude des uniformes militaires et elle n'est pas à dédaigner pour l'histoire de notre troupe.

Les hussards *hanovriens*, organisés définitivement en 1759, sous le comte



Hussards hongrois (1820)

Luckner, dont nous avons déjà parlé, furent licenciés peu après la paix de Hubertusburg. Les hussards ressuscitèrent pour le Hanovre par la création d'une légion étrangère en Angleterre. De 1803 à 1806 on y créa trois régiments de hussards recrutés exclusivement de Hanovriens. Ce qu'ils ont fait sur les divers champs de bataille, comme ils ont glorieusement reconquis leur patrie, le Hanovre, c'est

ce que l'on peut compter parmi les exploits les plus héroïques. C'est à bon droit que les hussards de la garde de Hanovre, dans lesquels avaient été versés, après leur licenciement, les éléments de ces trois régiments de hussards, purent inscrire encore sur leurs étendards les noms de Péninsula, Waterloo et El Bodon.

Pour la *Saxe* c'est de l'année 1791 que date la création des hussards; leur introduction était déjà projetée en 1784, mais on n'y réussit pas alors. Le régiment saxon prit part à la plupart des campagnes de Napoléon et fut versé en 1822 dans le deuxième régiment des chevau-légers.

Les hussards de *Nassau*, créés au commencement des guerres de Napoléon, se distinguèrent en Espagne. Il en fut de même pour le régiment des hussards de Brunswick créé en 1809 et qui fut commandé par le duc Frédéric-Guillaume lui-même. Ces hussards noirs arrivèrent promptement à la célébrité par leurs exploits tant sur le sol allemand et anglais que sur celui de la péninsule ibérique, et ils ont ajouté une page glorieuse à l'histoire des guerres contre le grand Corse.

Il nous faut citer en Allemagne un certain nombre de corps de hussards dont la popularité est moins due à leurs exploits glorieux qu'à leur brillant ajustement. Ce sont les *hussards du clergé* de l'ancien Saint-Empire romain. Ils furent signalés dans le centre de l'Allemagne occidentale, où divers petits États appartenaient à des princes ecclésiastiques : les électeurs de *Trèves* et de *Mayence*, les évêques de *Wurzbourg* et *Bamberg* choisissaient pour leurs hussards de la garde des hommes revêtus des brillants uniformes de hussards ou bien ils en faisaient des troupes de police locale. Nous les rencontrons déjà au temps de l'empereur Charles VI. Une instruction de l'évêque de Wurzbourg, en 1721, s'occupe des devoirs de son corps de hussards. En 1724, les hussards de Wurzbourg formèrent la haie aux funérailles de leur prince, l'évêque Jean-Philippe de Schönborn. En 1730, Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse assista, à son passage à Bamberg, à une procession à laquelle prennent part les hussards de l'évêque en « tenue de gala ». Les archives de ces anciens princes de l'Empire nous ont conservé depuis les années qui ont suivi jusqu'à la dissolution de l'Empire, un grand nombre d'actes administratifs concernant le corps des hussards dans les divers territoires dépendant de souverains ecclésiastiques. En parcourant les noms nous voyons combien on s'efforçait, même pour ces corps, d'engager des hussards d'origine, des Hongrois. Ici un lieutenant Makay de Makó et Molecz, là un caporal Szalay et Kovács ou des simples soldats Rigó et Molnár l'attestent suffisamment.

Nous nous dirigeons maintenant vers l'Occident, vers la Manche. Nous avons déjà vu que des hussards bavarois étaient entrés au service des *Pays-Bas*. Mais

déjà auparavant, peu après la conclusion de la grande alliance contre Louis XIV, l'Empereur Léopold I[er] dans un rescrit adressé à son ministre à La Haye, le comte de Goess en octobre 1701 se préoccupe de la formation d'un régiment de hussards en Hollande. En avril 1702, le ministre de l'Empire présente un rapport sur l'exécution de ce projet.



Hussard suédois. Garde du corps 1825

Toutefois ces hussards n'apparaissent sur le théâtre de la guerre et avec un plein succès qu'au moment où l'ex-lieutenant-colonel du régiment hongrois Gombos, Gabriel baron Bellovics de Bellay, vint offrir ses services après le licenciement du régiment, aux États généraux des Pays-Bas. Il accomplit avec ses troupes de cavaliers, de 1706 à 1709, une suite d'exploits heureux. A la suite se rangent les succès remportés plus tard par les hussards hollandais, sous Frangipani, 1745-52; sous Salm, Heeckeren, Timmermans et Mattha, au temps des guerres de la coalition. Donnons aussi une pensée à la conduite héroïque des hussards royaux au service de l'Empire français comme à la belle conduite des 6[e] et 8[e] régiments de hussards à Quatre-bras et Waterloo.

Les possessions des Pays-Bas aux Indes conduisirent notre arme de l'autre côté de l'Océan et lui y donnèrent droit de cité.

Il en fut de même un siècle plus tard chez leurs heureux rivaux de l'autre côté

du canal quand la Grande-Bretagne les conduisit dans ses possessions d'outremer.

De quelle espèce étaient les hussards que Georges II *d'Angleterre* adjoignit en 1735 à ses Light Dragoons et qui débarquèrent plus tard à Saint-Malo en France, c'est ce qu'il serait difficile de dire, de même s'il est exact qu'il y avait déjà des hussards dans l'armée de Guillaume III. Ce qui est certain c'est qu'il n'est plus question d'une semblable troupe dans la suite du xviii[e] siècle.

Nous avons cependant vu plus haut qu'en 1803 l'Angleterre était le centre où se recrutaient les hussards du Hanovre. Ces nouvelles troupes furent bientôt l'objet de toutes les sympathies. L'uniforme brillant des hussards était un moyen d'attraction puissant dans l'organisation du recrutement qui y fonctionne encore aujourd'hui. En peu de temps nous voyons un certain nombre de régiments de dragons-légers transformés en hussards.

Dès 1803, quelques escadrons de dragons-légers du 10[e] régiment échangent leur uniforme contre la pelisse, le dolman et le manteau du hussard. D'autres transformations furent prescrites par décret du War Office en 1805, et le 3 juillet 1807 le duc d'York passe en revue le 10[e] régiment, équipé à la hussarde, et qui désormais porte officiellement le nom de hussards. Il se développa dans cet esprit et devint le régiment des hussards de la garde par excellence. Ce changement fut suivi de l'organisation des régiments de cavalerie légère n[os] 3, 4, 7, 8, 11, 15, 21, 25, etc.

Un regard jeté sur les gravures et les tableaux anglais, depuis cette époque jusqu'à nos jours, nous apprend que les régiments de hussards anglais ont suivi tous les changements d'uniforme et d'équipement qui ont eu lieu dans les autres pays; et avec le goût du peuple anglais pour les brillantes couleurs dans son armée, ils surpassèrent presque sur ce point les hussards des autres pays.

Les portraits d'un comte d'Anglesey, marquis d'Uxbridge, d'un marquis de Chandos, et d'un duc de Buckingham ne nous montrent pas seulement de beaux uniformes mais nous représentent la personnalité de ces héros qui ont créé l'activité des hussards anglais et les ont menés à la victoire sur les champs de bataille non pas seulement de l'Europe mais surtout des possessions lointaines de l'Empire britannique dans les parties du monde éloignées.

Par décret du 27 février 1705, la reine régente de *Portugal*, Catherine, avait créé un corps de hussards. Placé sous les ordres d'un capitaine, il devait être employé au service des reconnaissances. Les noms des officiers dénotent des étrangers et surtout des Allemands. On ne sait pas quand ce corps a cessé de fonctionner; mais ce qui est certain c'est qu'il n'a pas dépassé la fin de la guerre de Succession d'Espagne, c'est-à-dire 1713 ou 1714.

Dans le pays voisin, l'*Espagne*, ce sont les guerres de Napoléon qui ont créé une organisation durable pour les hussards. Ils y recueillirent tout spécialement des lauriers. Quand la paix fut faite, le pays conserva ses troupes à l'uniforme si étrange. Aujourd'hui encore nous voyons dans les rangs de l'armée espagnole deux régiments de hussards. Ils portent un uniforme aux couleurs voyantes auxquelles nous ne sommes pas habitués, qui est magnifique et tout à fait approprié au ciel du Midi.



Officier de hussards danois (1837)

Les hussards furent introduits dans la *presqu'île des Apennins* par la France pendant la Révolution. Nous les trouvons isolés dans les petits États tels que la République Cisalpine, par exemple à *Modène* (1797), et nous les voyons en grand nombre en *Piémont*. Ils furent organisés par le maréchal Soult, en 1800. L'Empire étendit leur réseau d'existence et les introduisit à *Naples* où était devenu roi l'un des chefs les plus célèbres des hussards impériaux. Tandis que la chute de l'Empire a sonné l'heure du licenciement pour les hussards dans le Nord de l'Italie, ils se sont maintenus dans le Sud sous la domination des Bourbons jusqu'à la chute de ces derniers. Nous devons aussi mentionner pendant la quatrième dizaine du XIX[e] siècle les hussards *pontificaux*.

Pour être complets nous voulons ajouter que déjà le roi Charles Emmanuel III de *Sardaigne* créa, par rescrit du 20 juillet 1734, une Compagnie de hussards; il la mit sous les ordres du capitaine Antonio Caresana et décida « que la Compagnie « serait formée d'hommes de nationalités hongroise et allemande, et que ces « hommes seraient vêtus et armés comme le sont les autres hussards au service « des autres pays. » La préoccupation d'avoir des hussards authentiques et le désir de les incorporer dans l'armée était général chez tous les peuples à cette époque. Mais deux ans après, la Compagnie des hussards piémontais est dissoute et les hommes sont versés dans les dragons.

Plus récemment les hussards apparaissent, dans l'Italie du Nord, dans l'armée de Victor-Emmanuel, en 1859 : leur régiment porte le nom de Plaisance, mais il dure à peine vingt ans et il fait place à d'autres catégories de cavaliers.

Toutefois leur élégant costume se reporte sur d'autres troupes et nous voyons ici, dans divers autres pays, l'artillerie et même l'état-major endosser encore aujourd'hui la jaquette ornée de passementeries des vrais hussards.

Les *pays Balkaniques* ont aussi eu leur cavalerie légère analogue aux hussards sans qu'elle en ait pris le nom. Si nous allons loin, bien loin, au delà de l'Océan, dans les Empires de l'*Extrême-Orient*, nous voyons sur le champ de manœuvres de *Tokio* les cavaliers de l'Empire des Iles avec le dolman du hussard suivant les mêmes règlements qu'en Occident. La manœuvre et le dressage du cheval est aussi emprunté aux théories des hussards.



Hussards de la garde royale napolitaine (1840

Pour terminer notre récit, disons qu'il y a deux raisons : une « raison intérieure » et une « raison extérieure », qui ont ouvert à notre création militaire les portes de toutes les armées; la première c'est sur le terrain de la stratégie qu'il la faut chercher, la seconde — disons-le franchement — dans le goût des hommes pour ce qui a de l'éclat et du brillant.

Le coup d'œil des stratégistes comme des théoriciens, de même que l'expérience acquise sur le champ de bataille, enseignait que depuis l'introduction et le développement des armes à feu, la valeur de la cavalerie ne consistait plus dans sa charge pesante contre une masse de fantassins. On s'était aperçu que dès que le cheval du cavalier est tombé, et c'est à cela que vise le coup d'œil du combattant à pied, le fantassin a la plupart du temps raison du cavalier alourdi par son équi-

pement ; en troisième lieu on se rendait compte, de façon générale, par la pratique, que le but principal de la cavalerie est de harceler constamment l'ennemi par de rapides apparitions et de lui faire le plus de mal possible avant qu'il ait le temps de se reconnaître puis de disparaître avec la même rapidité, et qu'un autre mode d'emploi de la cavalerie c'est le service des reconnaissances dans toutes ses phases ; enfin, en dernier lieu, dans la mesure nécessaire et possible, le choc irrésistible contre une troupe à pied pour la faire fouler aux pieds des chevaux.



Général H. B. Lygon en uniforme de colonel du 10e régiment de hussards anglais (1850)

Pour venir à bout de cette tâche il est clair qu'il fallait des cavaliers qui, d'un côté, pour obtenir une extrême mobilité, aient réduit leur équipement au plus strict nécessaire, et d'un autre côté aient une telle confiance dans leur cheval qu'ils le considèrent comme un prolongement d'eux-mêmes.

Toutes ces qualités se trouvaient réunies au plus haut point chez le hussard moderne. C'est pourquoi les armées ont l'une après l'autre accueilli ce mode d'armement en connaissance de cause.

Mais en créant des corps de hussards il fallait imiter leur léger équipement, leur manière de harnacher le cheval, la selle et la housse hongroise, le « Bock » avec la fourrure simplement bouclée et l'étrier bouclé très court : il fallait en un mot adopter son art de s'habiller. C'était d'autant plus tentant qu'au XVIIIe siècle cet

art consista de plus en plus dans l'éclat extérieur. Il séduisait au plus haut point la jeunesse, qui court moins après les fatigues du champ de bataille qu'après l'éclat de la parade, et les gouvernements avaient bien su exploiter ce sentiment.

Nous avons vu plus haut quel était l'uniforme des hussards au XVIe et au XVIIe siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où ils se répandirent dans toute l'Europe. Mais comme la plupart des hussards dans les principales armées des états militaires de l'Europe était originairement hongrois, il est évident que les nouveaux hussards apportaient avec leur armement et l'équipement du cheval, leur uniforme national. Et l'uniforme du hussard hongrois resta, à travers toutes les modifications qu'eut à subir leur ajustement, prépondérant dans les autres armées.

C'est seulement l'influence pacifique et grandissant sans cesse de l'Occident en Hongrie sur l'habillement du noble hongrois dans le courant du XVIIIe siècle qui s'exerça en introduisant le goût des façons étrangères et finit par s'exercer aussi sur l'uniforme du hussard. On subit l'influence de l'esprit du grand empereur des Français, si puissant sur les champs de bataille. De nouvelles pièces d'ajustement furent adoptées d'abord par ses propres hussards, puis par ceux de ses adversaires, et enfin même par les hussards hongrois.

Toutes les gravures que nous donnons sont destinées à illustrer ce que nous venons de dire.

On les a choisis de toutes les époques et dans toutes les armées, afin de pouvoir mieux prouver combien l'uniforme de tous les pays pendant une même période de temps se ressemblait.

En choisissant des gravures de hussards de diverses époques et divers pays on constituerait parfaitement une collection ayant de la suite et de l'unité, des uniformes des hussards κατ' ἐξοχήν.

On trouve naturellement ici aussi des exceptions et des contradictions. Par exemple voici le trompette et en même temps l'officier en tenue de ville, ou le commandant en habit rococo, pour le distinguer de ses subordonnés, avec le chapeau tricorne sur la tête, tandis qu'il porte aux jambes la culotte hongroise richement ornée et des bottes. Il est naturel aussi que les désignations hongroises des pièces de l'uniforme en passant dans une langue étrangère se transforment. L'enfant de la puszta (la lande hongroise) ne reconnaîtra plus dans shako son csáko, ni dans schoyta sa sujtás ; mais cela n'est pas nécessaire.

A côté de la coupe particulière du vêtement, de la culotte étroite, des chaus-

sures, de la coiffure si curieuse, mais si bien adaptée à cette cavalerie rapide (ces deux derniers points ne sont plus vrais pour les temps de la République et de l'Empire, et les temps qui suivent immédiatement), la caractéristique du hussard est sa passementerie plus ou moins riche.

Les gravures ci-jointes, témoins plus authentiques que mainte légende fausse et amplifiée, attestent que l'uniforme primitif du hussard fut simple.

Nous y voyons de simples ganses horizontales se suivant en série. Dans le cours du XVIIe siècle elles deviennent plus nombreuses, et ce qui est tout particulier, c'est l'influence qu'a le costume des magnats et des nobles sur la parure du soldat. La garniture des vêtements devenant de plus en plus riche cela entraîna un changement du même ordre dans la toilette du soldat hongrois, du cavalier et surtout de son officier. La garniture à chevrons du dolman du général kurucz Károlyi resta longtemps un modèle suivi. L'uniforme du général des hussards, comme celui de la garde du corps hongroise de notre armée, l'a maintenu jusqu'à nos jours, ainsi que les hussards allemands, russes et autrefois les français. Mais qu'au moment où la salle des hussards de la rue des Nations au quai d'Orsay veut glorifier le hussard dans toutes les parties du monde, ce soit le Gouvernement français qui prescrive la suppression de l'ornement caractéristique du hussard, la passementerie, c'est là une ironie du sort comme on la rencontre si souvent dans la vie.

Tout ce que la fantaisie du tailleur peut inventer, le tailleur hongrois tâche de l'appliquer à la ganse. Il ne se borne pas à créer des ganses plates, à trois ou quatre faces, rondes, dont les plus plates et les plus étroites reçoivent le nom de sujtás, tandis que les autres ont chacune sa dénomination particulière. Le sujtás trouve son emploi chez le hussard. Le tailleur a l'orgueil de symboliser tout sous la forme de la ganse : le cœur, le colimaçon, la tête de carpe, la feuille de tabac et tout ce qui peut se présenter à la rêverie d'un tailleur paysan ; on l'a vu dans les deux cents formes diverses que revêt la ganse, et l'exécution s'est faite sur le vêtement du noble, de sa femme, du paysan, sur la chasuble du prêtre et avant tout sur l'uniforme du hussard.

La plus ancienne forme de l'ornementation de la ganse chez le Hongrois est l'anneau à trois faces. C'est de là que s'est développé le type du « Vitézkötés », le nœud du champion (en Hongrie, le simple hussard s'appelle volontiers champion ou brave) ; le nœud du « Vitézkötés » est formé de quatre petites rouelles et affecte la forme fantaisiste d'un visage ; c'est pourquoi on distingue ceux qui sont à visages longs et ceux qui sont à visages ronds. On trouve les

premiers sur le vêtement du fantassin hongrois, et le second sur celui du hussard.

De chez nous cette forme de passementerie a passé chez tous les hussards. Mais si on la retrouve aussi dans l'artillerie italienne et chez le fantassin français, si elle a même fait sa glorieuse entrée dans les magasins des grands tailleurs, et si les dames de la fin du siècle ne se sont pas refusées à la passementerie hussarde, ce n'était au fond qu'un hommage rendu à l'emblème si caractéristique d'une arme également populaire dans tous les pays civilisés.

Et certes, de même que la passementerie avec ses ganses variées et multiformes enlace ou enlaçait extérieurement, de tous temps, tous les hussards hongrois ainsi qu'étrangers, de même l'esprit de nos cavaliers s'est étendu à tous les pays : c'est l'esprit des hussards, hardi, froid, d'une bravoure raisonnée mais toujours brillante.



HUSSARD FUMANT SA PIPE. CARREAUX DE POELE (XVIIIe SIÈCLE

TABLE DES MATIÈRES

PLANCHES HORS TEXTE

LE PAVILLON

LES COLLECTIONS

Reliquaire en forme de tryptique, en vermeil, avec plaques émaillées (XIVe siècle). Appartenait à la reine Élisabeth de Hongrie, épouse du roi Louis Ier, de la famille d'Anjou. En possession privée.

Monstrance en argent doré, en partie décorée d'émaux (XVe siècle).

Croix reliquaire en argent doré, en partie décorée d'émaux et de perles fines (XVe siècle). Appartiennent à l'église luthérienne de Nagy-Disznod en Transylvanie.

Crosse en argent doré.

Bénitier et aspersoir en vermeil. Les deux pièces décorées des armes de l'évêque de Zágráb Osvalt Thúz (1466-1499) appartiennent au trésor de la cathédrale de Zágráb.

Calice en vermeil, décoré de filigranes et d'émaux, avec le blason de la Hongrie (XVe siècle). Appartient à la cathédrale de Szepes.

Calice en argent doré, décoré de filigranes et d'émaux (XVe siècle). Appartient à l'église de Bars-Szent-Kereszt.

Ostensoir en vermeil (fin du XVe siècle). Appartient au trésor de la cathédrale de Zágráb.

Crucifix en vermeil orné de pierres fines. Exécuté en 1586 sur commande de l'archevêque d'Esztergom Ladislas Zéleméry de Guthkeled. Appartient au trésor de la cathédrale d'Esztergom.

Calice en or décoré d'émaux. Donné à l'église réformée de Kolozsvár par le prince Georges Rákoczy dont il porte à l'intérieur les armes et signé Brozer István fecit 1641. Appartient à l'église réformée de Kolozsvár.

Reliquaire en ébène, orné de pierres dures et d'or émaillé. Porte les armes d'un archiduc d'Autriche (XVIe siècle). Appartient à l'abbaye de Pannonhalma.

Burette en argent, doré en partie, 1695. Appartient à l'église réformée de Maros-Vásárhely en Transylvanie.

Buste reliquaire de Saint-Étienne de Hongrie, en argent et en cuivre repoussés. Exécuté en 1635 pour l'église de Zágráb, sur commande du cardinal Barberini. Appartient au trésor de la cathédrale de Zágráb.

Éventail liturgique en argent repoussé, ciselé et doré en partie (XVIIIe siècle). Appartient au trésor de la cathédrale gr. or. de Karlócza.

Reliure en velours rouge, décorée d'appliques d'argent émaillé, contient le droit de la ville de Selmeczbánya, écrit sur parchemin (XVe siècle). Appartient à la ville de Selmeczbánya.

Bocal en noix de coco monté en vermeil émaillé, daté 1708. Appartient au comte Louis Károlyi.

Casque, sabre et pelisse du comte Nicolas Zrinyi, 1550-1566.

Casque de tournoi hongrois en acier peint (XVIe siècle).

Armure de Hajdu en acier, avec ornements dorés (XVIIe siècle).

Appartiennent aux Musées Imp. et Roy. de la Cour, à Vienne.

GRAVURES DANS LE TEXTE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



FAÇADE SUR LA RUE DES NATIONS



FAÇADE SUR LE QUAI D'ORSAY



COUR INTÉRIEURE



VESTIBULE



SALLE DU MOYEN-ÂGE



SALLE D'ARMES



RETABLE EN BOIS SCULPTÉ PEINT ET DORÉ.



SALLE STYLE RENAISSANCE

[illegible]

[illegible]



SALLE ETHNOGRAPHIQUE

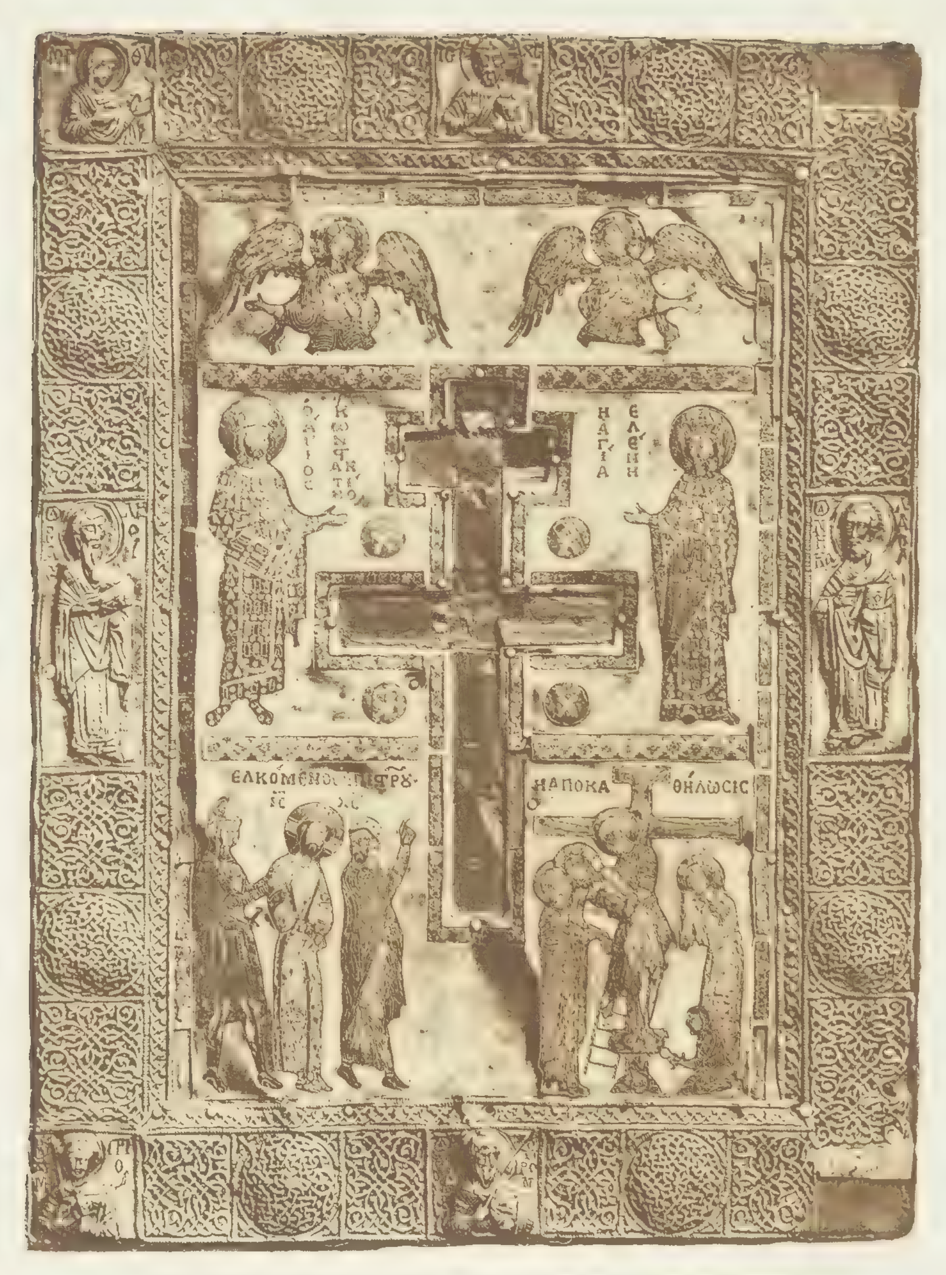


SALLE DES HUSSARDS

[illegible]



SALLE DES HUSSARDS



Ο ΑΓΙΟΣ
Η ΑΓΙΑ
ΕΛΕΝΗ
ΕΛΚΟΜΕΝΟΣ
ΗΑΠΟΚΑ
ΘΗΛΩΣΙΣ



RELIQUAIRE EN FORME DE TRYPTIQUE



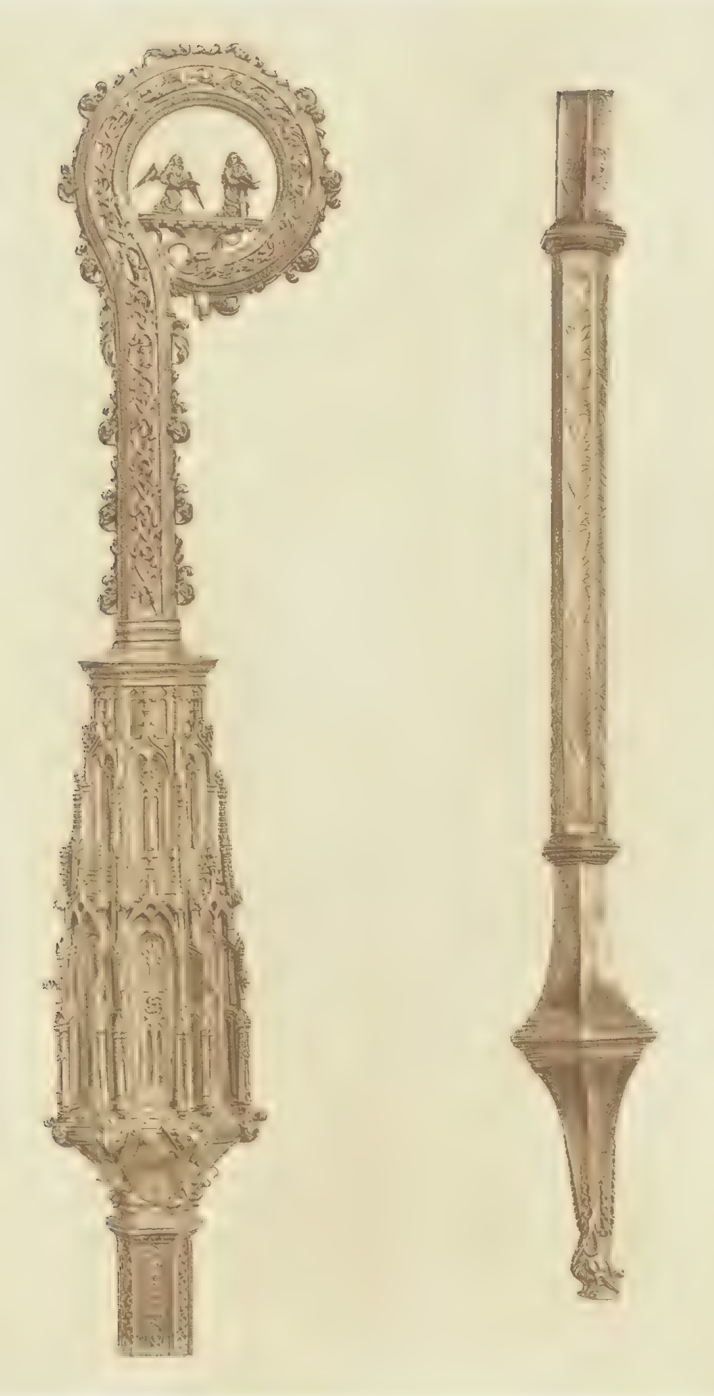
[illegible]
[illegible]
[illegible]



CROIX RELIQUAIRE EN [illegible] DORÉ [illegible]

[illegible]

X[illegible] SIÈCLE



CROSSE EN ARGENT DORE

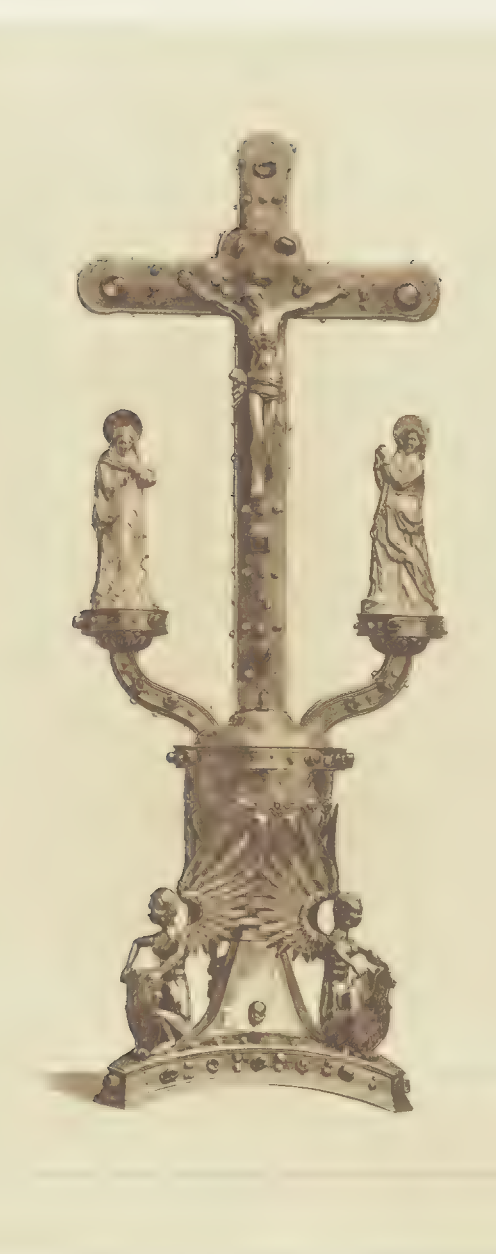


BÉNITIER ET ASPERSOIR EN VERMEIL













Reliquaire en ébène orné de pierres dures et d'or émaillé

Fin du XVIe siècle



BURETTE EN ARGENT DORÉ EN PARTIE



BUSTE RELIQUAIRE DE S^T^ ÉTIENNE DE HONGRIE

XVIIe SIECLE









[illegible] SABRE [illegible] NICOLAS ZRINY



CASQUES DE TOURNOI HONGROIS

en acier peint

XVIe SIÈCLE



ARMURE DE " HAJDU " EN ACIER AVEC ORNEMENTS DORÉS.

XVIIe SIÈCLE

(H : 1 t.)

24672

